Leg. Assembly R. Roo 15-2-07

LE COURRIER DE L'OUEST

Voyez ! J'ai des complets valant $10.,$12.et $15. que je vendrai à $7., $8. et $10. pour débarrasser.
Je veux vendre ces marchandises afin de faire de l'espace pour le stock d'automne.
Venez me voir pour votre chapeau d'automne.
S. F. MAYER

VOL. I | EDMONTON, ALBERTA, JEUDI, 27 SEPTEMBRE 1906 | No. 51

A TRAVERS LE MONDE

MORT DU GENERAL TREPOFF,

St-Petersbourg,—Le *général Dimitri* Trepoff, commandant du Palais impérial, est mort d'une angine de poitrine, dans sa villa de Petersbourg, hier soir

Le général Trepoff aurait atteint sa cinquante-unième année le 15 décembre *prochain*. *Il souffrait* depuis plusieurs mois d'une maladie de cœur et de troubles asthmatiques. Il avait du abandonner le travail attaché à *ses fonctions*. Mais il n'avait pas quitté son poste et se trouvait encore en relation directe avec l'empereur.

La mort de Trepoff est due à des causes naturelles, mais, les révolutionnaires peuvent en réclamer la responsabilité, parce que sa robuste santé a été détruite par les inquétudes continuelles dans lesquelles il vivait depuis deux ans. De lourdes responsabilités pesaient sur ses épaules ; la vie du Tsar et de toute sa famille était entre ses mains, et lui-même était constamment sur le qui-vive, s'attendant à chaque instant à être assassiné ne *sachant* jamais s'il vivrait encore la minute suivante. Depuis deux ans il n'avait pas pris un seul jour de repos. Lui qui était habitué à la vie au grand air, aux exercices violents, s'était tenu confiné dans le Palais du Tsar, travaillant sans cesse, ne dormant que quelques heures, prenant ses repas la plupart du temps dans son cabinet de travail, sur un coin de son bureau.

LES TROUBLES DE CUBA

Fort Worth Lex.,—Un agent du gouvernement cubain achéte ici des chevaux de cavalerie et les expédie à raison d'un char par jour.

La Havane.—Le fait que le président Roosevelt, a délégué deux de ses ministres à Cuba pour étudier sur place la véritable situation dans laquelle se trouve le gouvernement et pour constater jusqu'à quel point *peuvent* être menacés les intérêts américains a créé une impression favorable même chez ceux qui d'abord avaient semblé étonnés—dans le sens mauvais du mot

On peut dire que les Cubains en général *sont opposés à toute interven*tion d'où qu'elle vienne, dans leurs affaires, mais ils désirent tout de même voir la crise actuelle se terminer le plus tôt possible, et l'opinion général est qu'elle ne peut être réglée que par que par l'intervention des Etats-Unis.

Vendredi soir, le général Rodriguez, a la tête d'un millier d'hommes a rencontré une bande d'insurgés commandée par les généraux Castille et Asbert, près de Majay. Les fonctionnaires officiels prétendent que les rebelles ont été vaincus et dispersés. *D'autre part on apprend* que les troupes du gouvernement ont été repoussées. Le général Rodriguez est revenu à la Havane dans le cours de la nuit et ses troupes sont campées à une faible distance de la ville. Trois soldats ont été tués et plusieurs biessés. On ne connait pas les pertes des insurgés.

Boston.— Un détachement de cinquante marins a reçu l'ordre de partir immédiatement pour Norfolk, Virginie, où il devra s'embarquer sur un croiseur américain en partance pour Cuba.

Portsmouth, N. H.— Un détachement de 66 marins commandé par le *capitaine Charles F. Hatch*, est parti pour Norfolk, Virginie où il *s'embarquera* immédiatement sur un croiseur en partance pour Cuba.

Washington, D. C. — On a annoncé au département de la Marine, ce soir, que les cuirassés "Louisiana," "Virginia" et "New Jersey" avaient reçu ordre de faire une croisière dans le Sud, avec instruction par télégraphie sans fil avec Washington, et si le besoin s'en fait sentir, ils seront envoyés à la Havane.

Raonoke (Virginie). —M. William J. Bryan a exprimé aujourd'hui pour la première fois son *opinion* sur la situation à Cuba. Questionné par un représentant de la "Presse Associée." M. Bryan a dicté la déclaration suivante.

" Je suis très heureux que l'administration ait rappelé les troupes débarquées à la Havane. Bien que nous devions faire tout en notre pouvoir pour rétablir la paix en offrant les services de notre *pays*, *nous n'avons* aucun droit d'intervenir dans leurs affaires locales. Ils *doivent régler* leur querelle entre eux, mais je serais heureux si les deux partis étaient disposés à accepter notre méditation, dans le but d'amener un arrangement grâce aux bons offices de notre gouvernement. "

Au Mexique

Washington. — Après la république cubaine, la république mexicaine. Depuis quelques temps, on parle de la possibilité d'une insurrection qui éclaterait au Mexique contre le gouvernement du général Porfurio Diax. Certains agitateurs de profession ne pardonnent pas au *général Diaz d'avoir* donné pendant vingt-cinq ans, la paix et la prospérité au Mexique, et il serait question d'une prise d'armes.

Ce qui semble confirmer cette information, c'est que l'autorité des Etats-Unis vient de faire arrêter à Tucson et à Douglas, Arizona, plusieurs Mexicains qui sont accusés d'avoir violé les lois de la neutralité *en préparant* une expédition armée contre Agua Prieta, dans la province de Sonora, Mexique.

La solidarité catholique

Londres. — Monseigneur Bourme, archevêque de Westminster, a convoqué une assemblée générale, de tous les catholiques de cette ville, à la salle Gaxton, à Westminster, le 14 du mois prochain. Déjà même, un nombre considérable de catholiques éminents de toutes les parties du Royaume-Uni, ont répondu à l'appel de l'illustre prélat et l'on voit que l'assemblée revêtira le caractère d'une immense démonstration catholique.

Le but principal de cette assemblée est de manifester la solidarité des catholiques anglais, de donner des marques de sympathies à leurs frères de France, et trouver un moyen pratique de venir en aide, aux évêques et au clergé français.

La question religieuse en France

Paris.—Au cours de leur réunion d'avant-hier, à Rambouillet, les ministres se sont occupés de l'application de la loi sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Ils ont décidé d'appliquer la loi avec la plus grande fermeté, mais en même temps d'éviter de choquer par des excès la conscience du peuple.

Aucune église ne sera fermée avant le mois de décembre 1907. Le gouvernement ne peut décréter la fermeture d'une église, qu'autant que celle-ci n'a pas servi au service du culte pendant une période d'un an ou dans le cas ou l'association cultuelle chargée de l'administrer n'aurait pas été formée.

La rentrée du parlement *a été fixée* au 23 octobre.

LES NOUVELLES-HEBRIDES

Londres.—Le *Times* publie une lettre de M. Johnson, membre du parlement australien, demandant que le gouvernement anglais s'arrange à l'amiable avec la France et lui offre une compensation territoriale dans une autre portion du globe en échange des Nouvelles-Hébrides.

" Ce groupe d'iles, sur la route future ouverte par le canal de Panama, comprend, *dit M. Johnson*, les ports les plus beaux et les plus sûrs peut être de tous ceux qu'on peut trouver dans le Pacifique méridional. Ces vastes ports abrités par des terres n'ont pas les dangereux récifs de corail qu'on rencontre dans tant de ports des îles du Pacifique et qui en rendent l'entrée si périlleuse par le mauvais-temps. Port Sandwich, Mallicolo, Havannah sont particulièrement désignés pour constituer des bases navales. Le dernier, situé dans l'île de Vaté, a une vaste étendue et une eau profonde qui lui permet d'abriter toute une flotte de grands croiseurs et de grands cuirassés, si grands *qu'on* les puisse construire. La nation qui en sera maitresse tiendra la clef de toute la route commerciale de Panama à l'Australie. "

Actualité Scientifique

La machine à voler de M. Santos-Dumont

Paris.— M. Santos Dumont, le célèbre aéronaute vient d'expérimenter sa machine volante qu'il avait baptisée l' " Oiseau de proie." L'expérience qui semblait devoir être très heureuse a fini brusquement par un accident dû à une maladresse de manœuvre.

Les conditions atmosphériques étaient excellentes : temps modérément chaud, pas un souffle d'air, lorsque l' " Oiseau de proie " arriva en voiture sur le champ de courses de Bagatelle. Il était alors sept heures du matin. Quelques minutes plus tard le moteur de la machine aérienne était en mouvement. L' " Oiseau, " s'élança aussitôt jusqu'à l'extrémité du champ en roulant sur les roues qui y sont adaptées pour les fins d'atterrissage. Les roues de devant quittèrent le sol un instant mais la force des ailes n'était pas suffisante pour enlever la machine dans l'espace.

Un quart d'heure plus tard, le moteur ayant été remis en action, la machine après avoir roulé sur une distance de six verges, quitta le sol. M. Santos-Dumont, croyant la partie gagnée, donna un coup de gouvernail pour s'enlever plus haut dans l'espace. Mais au lieu de changer lentement la direction, il tenta de monter brusquement dans l'espace.

C'était une erreur. L' " Oiseau de Proie " s'élança presque perpendiculairement dans l'air, mais ses ailes, qui fonctionnaient admirablement dans la position horizontale, se montrèrent trop faibles pour l'enlever perpendiculairement. D'autre part, dans cette dernière position, le gouvernail se trouvait impuissant à changer la direction acquise. Aussi après avoir plané un instant, l' " Oiseau de Proie " retomba lourdement sur le sol. Le propulseur toucha terre le premier et fut réduit en miettes. Le corps de la machine s'abattit ensuite avec fracas. Par bonheur M. Santos-Dumont ne fut pas pris sous les débris de son " Oiseau " et il sortit

SAIN ET SAUF

de cette aventure.

Le vaillant aéronaute ne s'est pas laissé démoraliser par l'insuccès de sa tentative. Il est, au contraire, très satisfait du résultat obtenu. " J'ai réussi, dit-il, à parcourir 30 pieds dans l'espace en m'élevant de terre avec une machine plus lourde que l'air. Le principe de la machine volante est donc démontré comme juste et je ne doute point instruit par cette première expérience de faire beaucoup mieux à la prochaine occasion.

M. Santos-Dumont va se préparer à prendre part à la course de ballons internationale de ballons qui aura lieu le 30 septembre.

Après quoi, il reprendra les expériences avec l' " Oiseau de Proie. " réparé et modifié.

M. Santos-Dumont a consacré sa fortune immense à la conquête de l'air. Il a déjà fait construire 14 ballons dirigeables et obtenu d'excellents résultats. Il y a quelques temps il se passionna pour trouver la solution du plus lourd que l'air et sans abandonner les ballons dirigeables il s'occupa de faire construire sa machine volante.

M. Santos-Dumont est sans doute prédestiné à faire la conquête de l'air, car victime de nombreux et terribles accidents il s'en est toujours sorti indemne.

Le passage du Nord-Ouest

Ce qu'on appelle le passage du Nord-Ouest, c'est la voie de communication entre l'Océan Atlantique et l'Océan Pacifique par le nord du continent américain, c'est-à-dire par les mers dont le Canada réclame la souveraineté.

Franklin, en 1845-47, tenta de découvrir ce passage avec un grand voilier et un équipage de 220 hommes, et tous y trouvèrent la mort.

En 1850-54, sir Robert McClure gagna une prime de $50,000 offerte par le parlement anglais, en accomplissant le voyage d'un océan à l'autre, mais il était parti de la mer de Behring en allant vers l'Eest, et une partie de son voyage se fit sur la glace. Le lieutenant Gore fit aussi une tentative qui ne réussit pas ment. Il eut, cependant, l'honneur d'indiquer la route que vient de prendre le premier bateau ayant fait tout le trajet, de l'est à l'ouest.

Ce bateau, c'est un petit sloop norvégien, le " Gjoa," capitaine Amundsen, avec huit hommes d'équipage, et une machine à gazoline, dont les dépêches viennent de nous annoncer l'arrivée dans la mer Behring.

On croyait autrefois que ce passage raccourcirait considérablement la distance pour le commerce entre l'Europe et l'Asie. Mais le percement de l'isthme de Suez et de celui de Panama amoindrissent le désappointement que produirait le rapport du capitaine Amundsen, que certains endroits de ce passage n'ont pas une profondeur d'eau suffisante pour la grande navigation. Il s'est échoué, avec son petit " Gjoa, " dans le détroit de Dease, sur un fond de 9 pieds et 6 pouces.

C'eût été d'une grande valeur pour nos possessions septentrionales, si l'on avait pu y trouver un passage praticable. Mais tout n'est peut-être pas dit encore, et il est possible que d'autres voies existent, que le capitaine Amundsen n'a pas explorées.

Mais cela n'a pas autant d'importance commerciale que lorsque l'on n'avait le choix qu'entre la route du Cap de Bonne Espérance et celle du Cap Horn.

LE POLE MAGNETIQUE NORD

Seattle (Washington), —Le capitaine Ronald Amundsen, le découvreur du passage du Nord-Ouest, est arrivé hier à Seattle, venant de Nome à bord du steamer "Saratoga.' Voulant se rendre le plus tôt possible à l'observatoire du gouvernement afin de compléter ses observations magnétiques, le capitaine Amundsen s'est embarqué presque aussitôt pour Sitka, à bord du steamer " Jefferson."

"Mes observations ont couvert une période de trois ans, et il faudra trois autres années pour faire les calculs; dit-il. Il est impossible, jusqu'ici, de dire positivement ce que j'ai accompli par mes observations.

Je crois cependant avoir trouvé le pôle magnétique nord. Je ne puis dire encore si c'est un point mobile ou s'il couvre une grande étendue.

Nous avons aussi fait des observations minutieuses de l'aurore boréale, et je crois que mes observations démontreront que ce phénomène a une influence marquée sur le compas."

Des instruments scientifiques de grande valeur employés par le capitaine Amundsen en fassant ses observations magnétiques n'ont plus été retrouvés quand il a quitté le steamer "Saratoga." On a cru d'abord qu'ils avaient été volés, mais le capitaine a dit plus tard qu'ils les avait probablement laissés à Nome. La perte de ces instruments sera pour lui une cause d'embarras sérieux dans le calcul de ses observations.

Faites abonner vos amis au COURRIER



No. 7

Malestroit et Colibry, suivant une ligne diagonale, pointèrent droit sur la hutte, construction des plus primives, tout simplement la chevelure d'un saule, ramenée en cône au-dessus du tronc et garnie à l'intérieur d'une palissade de roseaux. Claude grimpa dans l'abri. Par devant, en demi-cercle, le maître charpentier disposa les canes. Il les retirait de la cage, une à une, leur attachait à la patte une corde munie d'une pierre, et jetait le tout pardessus bord. La pierre tombait au fond, la bête nageait en se secouant, mais la corde l'empêchait de s'écarter, si ce n'est d'un mètre ou deux. Quand il eut fini, il rejoignit Claude dans la hutte.

—Toi, dit-il, en se penchant et le plus doucement qu'il pût à son compagnon demeuré en bas, va où nous avons dit, et lâche tes mâlons au bon moment. Si tu vois de la sarcelle, surtout, lâches-en plutôt deux !

Colibry, transi de froid et ému de son rôle, répondit un " oui " qui se confondit avec le soupir du vent, et, poussant à la godille le bateau, emmenant avec lui les mâlons, disparut derrière les cépées.

Claude, immobile, accroupi dans la hutte, le fusil entre les jambes, éprouvait l'anxiété délicieuse de la première heure d'affût. Les brins d'osier, de saule, de jonc dont il était enveloppé, recouverts d'une couche mince de glace, avaient des éclairs de diamant, et, malgré la brume, il voyait luire aussi des étincelles partout, dans les ramures des souches fuyant en lignes pressées à droite et à gauche, le long des tronc que cernait le courant, sur la pointe des herbes mortes entraînées en îles minuscules à la dérive.

La brume continuait de passer, en grandes ondes courbées comme des voiles, comme des outres d'un cristal dépoli, transparentes comme si chacune d'elles portait une lumière diffuse, un flambeau dont on n'apercevait que le rayonnement pâle. Partout, à la surface des prés inondés et bien audessus des arbres, c'était la même procession lente de ouates blanches, impalpables, qui venaient du nord, poussées par le vent. Tout en haut, cette blancheur s'atténuait, il s'y mêlait une nuance légère d'azur, et l'on devinait qu'au delà de cette muraille de vapeurs, le jour naissait dans le ciel clair. Les cris d'appel se multiplaient, apportés de très loin par la brise et par l'eau. Sur les langues de terre émergées, dans le cercle mystérieux qui entourait les chasseurs, évidemment des bandes d'oiseaux de toutes sortes étiraient leurs ailes, et se préparaient à partir.

Un cri strident d'une cane près de la hutte, puis le chœur de toutes les autres, levant le bec du même côté, firent tressaillir Claude. En l'air, à une demi-portée de fusil, un coup de vent subit claqua juste au-dessus de sa tête. Une trombe d'ailes de neige, affolées, désordonnées, avec des sifflements aigus, passa comme un éclair. Puis, ce ne furent plus que des points noirs, en avant, un chapelet de balles s'enfonçant dans les brumes, puis, plus rien.

—Des vanneaux, murmura Malestroit. Attention ! Les canards vont venir.

En effet, les canes qui s'étaient remises à nager, tirant sur leurs pierres, s'agitèrent et chantèrent de nouveau. Un mâle, lâché par Colibry, s'abattit parmi elles. Claude chercha des yeux dans le désert triste du ciel, la bande d'émigrants qu'annonçait cette entrée en scène des appeaux. Il l'aperçut à sa gauche, venant du sud. Elle remontait le vent en triangle, d'une allure égale, pareille à une fine découpure d'ombres. Elle passa dédaigneuse de cette troupe d'apprivoisés qui la saluaient, et se perdit au au loin. Un second canard, quelques minutes après, partit du pré voisin où Colibry veillait, et monta jusqu'au-dessus des brouillards. Cette fois, quand il redescendit, il ramenait avec lui tout un vol de grands voyageurs aux plumes grises. Claude les vit tournoyer en spirales, dont les cercles se resserraient de plus en plus autour de la hutte. Courbé, immobile, retenant son souffle, il entendit tout près, par trois reprises, le battement de leurs ailes, leurs cris mêlés à ceux des canes prisonnières ; il aperçut, par les fentes du treillage, des dos luisants, striés de barres blanches, des cous tendus, des pattes pendantes ; puis, faisant jaillir l'eau sous le choc de leurs poitrines, une vingtaine de sauvages s'abattirent en dehors du cercle formé autour de la hutte : Malestroit les étudia un moment, et, se penchant :

—Rien que des tadornes, dit-il. Mais je crois qu'il y a une sarcelle plus loin.

Très loin, en effet, à peine distincte dans la buée qui roulait sur l'eau, un oiseau plus petit approchait avec précaution, en faisant des bordées, s'arrêtait, reprenait sa marche oblique. Etait-il tombé avec les autres ? Partait-il des prés voisins ? Bientôt il fut possible de distinguer ses formes plus sveltes, son cou s'allongeait et se courbait au ras de l'eau, avec une coquetterie et une grâce que n'avaient pas les autres.

—C'est sûr une sarcelle, dit Malestroit. Seulement, est-elle bleue ? Voilà !

Elle s'avançait toujours, très lentement, nageant d'une seule patte. Claude sentait son cœur battre si fort qu'il se demandait s'il pouvait ajuster. La pensée de Thérèse, de la maison des Pépinières couchée sous les arbres, de l'accueil qui lui serait fait s'il rentrait avec ce gibier rarissime, l'idée qu'il le manquerait peut-être, et que le stratagème de M. Lofficial échouerait misérablement par sa faute, achevèrent de le troubler.

—Je l'ai vue reluire, dit à ce moment Malestroit, c'est une bleue, monsieur Claude !

Claude, perdant la tête, se souleva un peu. Toute la bande de canards s'enleva en criant.

—Elle y est encore ! souffla le charpentier. Mais ce n'est pas votre faute. Elle s'en va. Tirez !

A travers les brins de jonc, Claude passa le canon de son arme. Une détonation formidable retentit sur le lac.

—Touchée ! Je l'ai ! je l'ai ! cria le jeune homme en se levant tout debout.

Mais Malestroit s'était levé aussi. Il était extrêmement lourd. Sous ce double ébranlement et sous le poids du charpentier, le fond de la hutte avait cédé, et, passant au travers, les deux chasseurs, avant de s'être rendu compte de rien, se trouvèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, accrochés au tronc du saule.

—A nous, Colibry ! cria la grosse voix de Malestroit.

Quand ils eurent entendu le bonhomme répondre de loin, et que, tâtant le sol du pied, ils se furent assurés qu'ils ne couraient aucun danger, Claude et Malestroit se prirent à rire de l'accident. Ce fut même pour Claude, malgré le froid qui le pénétrait, un moment agréable. Il regarda le charpentier, couvert des débris de la hutte, les cheveux mêlés d'herbes et de roseaux, comme un dieu marin, qui soutenait d'une main l'édifice effrondré, la surface des eaux, qui lui parut d'argent, des plaques de soleil luisant çà et là sur des presqu'îles vertes, un côté à droite, à demi dégagée des brumes, et Colibry, qui semblait un géant, sur l'arrière du bateau qu'il poussait à la perche de toute la vigueur de ses bras. Il eut, par-dessus tout, un sentiment de victoire, une émotion de chasseur heureux. Et quand Colibry, accostant au plus près, lui tendit la main pour le retirer :

—Elle y est ! crria-t-il.

—Vous y êtes encore plus sûrement, répondit le vannier.

—Eh ! qu'importe, père Colibry ? reprit le jeune homme, en passant la jambe par-dessus le bordage. Qu'importe un demi-bain froid, si nous avons la sarcelle ? Allons, Malestroit, à votre tour ! Donnez-moi la main. Bon ! Un effort ! Vous y voilà !

Soulevé par le poignet de Claude et celui de Colibry, le charpentier monta, lui aussi, dans le bateau. A peine y était-il entré, son large pantalon ruisselant comme une source, que Claude s'écria :

=Au large, maintenant !

–A terre ! voulez-vous dire, répartit Malestroit, qui se baissait déjà pour saisir la perche.

—Non pas ! à retrouver la sarcelle !

—Pour une méchante bête risquer la mort ! Je ne suis pas douillet, mais vrai...

—Je double ce que j'ai promis, dit Claude : en avant !

Vaincu par l'argument, le charpentier, tandis que son camarade attrapait au passage quelques canes d'appel par la patte ou par le cou, poussa la barque vers un buisson, tout au bout du pré, où le courant portait. La sarcelle était là, flottant, la tête renversée et posée entre les ailes, comme si, pour dormir, elle l'eût voulu cacher dans ses plumes. Claude la prit avec précaution, examina la nuque marquée d'une aigrette sombre, le pinceau de duvet blanc formant sourcils au-dessus des yeux, le manteau dont le reflet azuré n'était pas douteux, tira les cuisses, pour s'assurer qu'elles n'étaient pas rompues, et, la posant sur ses genoux, comme il eût fait d'un coffret de perles, d'un chien favori, d'un enfant sauvé :

—Bleue ! dit-il se parlant à lui-même, bleue et pas gâtée !

Les deux hommes levèrent les épaules, Malestrsit ouvertement, Colibry simulant un effort vigoureux pour ramener en arrière, le bateau enlizé. Puis, laissant Claude à l'avant, muet dans la contemplation de l'oiseau bleu, ils lui tournèrent le dos, s'assirent côte à côte, et, dans le vent qui cinglait, ramèrent de toutes leurs forces vers la terre. Mais la rive était loin. Il fallut près d'un quart d'heure pour l'atteindre. Quand ils arrivérent, Claude était pâle de froid, ses dents claquaient, la glace avait raidi sur lui les plis de ses vêtements, et Malestroit, la figure congestionnée, semblait avoir du mal à se lever.

—Trois kilomètres avant de trouver du feu ! grommela celui-ci.

Il débarqua le premier, regarda derrière lui le jeune homme qui tremblait, portant la sarcelle pressée contre sa poitrine, et ajouta, car il avait la rudesse tendre du peuple :

—Si encore il n'y avait que moi ! Mais ce pauvre monsieur, qui n'a pas l'habitude de la misère ! Voyons, monsieur Claude, essayons de nous réchauffer en marchant ! Colibry va retourner aux canes. Donnez-moi le bras.

Claude étourdi, et comme enivré par le froid, passa le bras sous celui du charpentier, qui secouait la tête, d'un air de doute.

—Trois kilomètres ! reprenait-il.

Suite à la 6 ième page.)

Coin Féminin

Une ligne charmante—la ligue des petits chapeaux—fondée par Mme la comtesse Greffulhe, avec le concours de ses amies, Mmes la duchesses de Guiche, la princesse de Lucinge, la comtesse de Guerne, la marquise de Jancourt, la comtesse de Teis, la comtesse de Talleyrand, la comtesse Récopé, etc., etc. Que bénies soient ces dames ! On ne louera jamais assez leur courage. En un temps où les chapeaux féminins ont pris des proportions de monuments, elles ont osé faire machine en arrière, proclamer à voix haute qu'il fallait revenir à des coiffures de " proportion plus raisonnables." Mais vainement essayèrent-elle d'intéresser les modistes à leurs vues. Lasses de prêcher dans le désert elles résolurent d'improviser elles-mêmes leurs chapeaux et de les exposer. Idée tout simplement géniale ! De fait l'exposition a eu lieu, l'autre jour, dans les salons de la rue d'Astorg, et elle a eu un très vif succès. Conviées à venir examiner les modèles chiffonnés -avec quelle grâce et quel esprit—par ces dames de la " Ligue des petits chapeaux, ", les grandes professionnelles de la rue de la Paix et de l'avenue de l'Opéra ont dû s'avouer vaincues. Le public n'a pas jugé différemment, puisque tous les chefs-d'œuvre exposés rue d'Astorg, et mis en vente au profit d'une association charitable, ont été enlevés séance tenante comme des petits pains.... des petits pains qu'on paierait leur poids d'or !

Voila donc la nouvelle mode lancée : plus de grands chapeaux et vivent les petits chapeaux ! Ce ne sont point les hommes qui s'en plaindront. Enfin, aux stalles d'orchestres, dans les théâtres et les concerts, la vue de la scène ne leur sera plus interdite par ces échafaudages prétentieux qu'on nommait des chapeaux Rembrandt, ou Gainsborough ; les coiffures de ces dames seront si modestes et si réservées qu'à peine les apercevra-t-on : un flocon, une écume, un rien d'ailé qui effleurera les cheveux....Ah ! le service que nous aurait rendu Mme la comtesse Greffluhe et ses nobles amis de la "Ligue des Petits Capeaux" : si on était sûr que la mode des petit chapeaux durât éternellement mais je crains fort que cet engouement ne dure pas et je soupçonne les acheteuses d'avoir surtout voulu faire œuvre de charité.

Le prochain mariage de Mlle Berthe Krupp, sera presque un évènement " mondial, " et l'on peut dire que le nom que porte encore cette jeune fille, mais qu'elle échangera bientôt pour celui de Mme, Von Bohlen-Halbech, est familier à des millions d'êtres humains. La jeune "Fraülein" est, en effet, la propriétaire des fameux établissements d'Essen, plus connus sous le nom d'Usines Krüpp, et qui on fourni des canons à la plupart des armées d'Europe et d'Amérique, sans parler des batteries dont ils ont pourvu les armées de plusieurs potentats asiatiques. Depuis la mort de M. Krupp qui mit fin à ses jours, dans des circonstances mystérieuses, sa fille unique était devenue l'héritière la plus en vue de l'Allemagne, et peut-être du monde. Et sa dot dû faire rêver plus d'un ambitieux. C'est qu'elle entrait en possession de l'une des plus grosses fortunes qui existent. Quelques chifres en montreront l'importance. A la fin de l'année 1905 Mlle Krupp touchait 12,500,000 frs., montants des revenus que lui rapportaient les usines en douze mois. Mais elle possède d'autres sources de revenus et l'on estime qu'elle jouit actuellement de "vingt-six millions de rente." De quoi ne pas mourir de faim, par les temps qui courent ! La ville d'Essen qui compte 250,000 habitants, lui appartient de fait. Mais on peut dire qu'elle est la "générale" des 40,000 ouvriers qui peuplent ses usines. Celles-ci contiennent 3 500 machines à vapeur, 1,500 hauts-fourneaux, 500 grues à vapeur, 100 marteaux-pilon.

En outre, Mlle Krupp possède, éparpillées dans toute l'Allemagne, 547 mines de fer, 3 mines de charbon et nombre de carrières. Toutes les maisons et les usines d'Essen sont éclairées au gaz et à l'électricité, par des usines qui lui appartiennent. Elle possède aussi des boulangeries à vapeur, des brasseries, des abattoirs, où l'on ne travaille absolument qu'à l'alimentation de ses ouvriers et de leurs familles.

Si l'on totalise les populations des usines, fabriques et mines qui lui appartiennent, on trouve que les "sujets" de la richissime héritière sont au nombre de trois cent mille.

C'est que Fraülein Krupp est considérée comme une reine, et agit comme telle. Elle a sous ses ordres un corps de 900 gardes armés, chargés de maintenir l'ordre à Essen, et de veiller à la sauvegarde de leur maîtresse. Menacée à diverses reprises par les anarchistes, elle a même engagé à son service de nombreux détectives qu'elle considère comme ses gardes du corps.

Nos lectrices et nos lecteurs seront peut-être intéressés par les détails suivants, qui touchent à la personnalité de la jeune fille. La plus riche héritière du monde est blonde et plutôt jolie. Elle est de taille au-dessous de la moyenne, et l'on prédit qu'elle prendra vite de l'embonpoint. Elle est très autoritaire et même ses 300,000 sujets à la baguette, car elle tient à ne pas être une "reine fainéante,' et s'occupe en personne de l'administration de ses vastes domaines. On peut ajouter qu'elle est habile à tous les sports féminins et qu'elle est une écuyère intrépide : mais elle peu de goût pour les plaisirs mondains et préfère une partie de canotage à la plus élégante des soirées dansantes. Ce dont nous ne saurions la blâmer.

La Vague.

O Vague insaisible, émeraude vivante
Frisson mystérieux de l'immence Océan
Fille de la tempête et sœur de la tourmente
Viens sur la blanche grève expirer doucement.

Parfois pleine de calme et soudain mugissante,
Tu berces ou tu tues en un frémissement,
A ta grâce se mêle un frisson d'épouvante,
Car tu caches l'abîme et voiles le néant.

Dans le rithme éternel où bat l'âme des flots,
Tu semble apporter une sombre harmonie
Dans laquelle on perçoit comme un bruit de sanglots.

Est-ce la triste voix des Marins Trépassés.
Des êtres dont tu vis la lugubre agonie,
Ou bien de tes remords, les soupirs effacés ?

UN MONUMENT A LAMARTINE

SUR LE LAC DU BOURGET

Qui ne connait, pour les avoir délicieusement murmurés, les vers tendrement mélancoliques et d'un charme pénétrant où Lamartine, évoquant la douce physionomie d'Elvire, célèbre la beauté lumineuse du lac du Bourget ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde : je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Un monument du grand poète se dressera bientôt sur les rives du lac du Bourget, au milieu de cette nature savoisienne si poétiquement merveilleuse et qui inspira tant de belles pages.

L'idée ne date pas d'hier, et l'on se demande pourquoi elle n'est pas entrée plus tôt dans la voie de la réaljsation. Trois villes françaises ont déjà élevé des statues à Lamartine : Belley, où il commenca ses études ; Mâcon, dont il fut député ; Paris, où il est mort. La ville d'Aix-les-Bains a a, à son tour, l'heureuse inspiration de glorifier par le marbre le poète des " Méditations ". Un comité s'est formé dans cette intention.

Le conseil municipal d'Aix-les-Bains, les conseils généraux de la Savoie et de la Haute-Savoie, la municipalité de Chambéry, les sociétés littéraires savoisiennes ont adhéré avec enthousiasme au généroux dessin du comité. Les souscriptions arrivent nombreuses ; elles atteignent déjà la somme de 20,000 francs et, si tous les admirateurs du grand poète envoient leur obole, les frais du futur monument seront promptement couverts.

" Ce monument, écrit le comité savoisien, que nous voulons évocateur d'art, de poésie et de rêve, symbolisant, en un cadre merveilleux et incomparable, l'union et la collaboration intime de la nature et du poète, emprunte nécessairement à notre conception, aux sentiments qui nous inspirent, aux circonstances mêmes, un caractère de grandeur et une importance qui impliquent de généreux concours et l'appoint d'un capital élevé. "

Nul doute que la statue de Lamartine dominerait depuis plusieurs années les flots bleus du lac du Bourget, si quelque fâcheux contretemps n'était venu se mettre en travers du projet des organisateurs aixois.

Aujourd'hui que les difficultés paraissent aplanies, il est permis d'espérer que l'œuvre des deux artistes savoisiens, MM. Vallet et Weithmann, désignés par le comité pour exécuter le monument, sera bientôt achevée et qu'elle pourra être inaugurée l'été prochain.

Le monument de Lamartine sera édifié entre le Grand Port et le Petit Port, au milieu d'un square dont l'emplacement a été concédé par la municipalité aixoise.

Le comité se propose d'organiser, à Aix-les-Bains, une exposition de souvenirs littéraires de Lamartine, et des objets d'art ou autres, ayant appartenu au chantre d'Elvire.

DES AMAZONES CANADIENNES

Il ne faut pas désespérer de l'avenir de la race canadienne-française, tant que nos campagnes nous fourniront des amazones d'une force et d'une taille extraordinaires comme nous en rencontrons si souvent.

Ainsi, nous avons reçu la visite de Madame Cloutier, qui est incontestablement la femme la plus forte du monde: Ses deux filles ne sont pas loin de l'égaler. L'une âgée de 20 ans, pèse 218 livres, et l'autre, âgée de 16 ans, pèse 190. Toutes deux sont non seulement très fortes, mais en même temps très jolies, ce qui ne nuit pas à la force.

Une autre jeune canadienne-française qui accompagnait Madame Cloutier pendant quelques jours, est un véritable phénomène. Agée de 20 ans, elle mesure six pieds de hauteur et 295 livres.

Enfin, l'exposition de Sherbrooke eut la visite d'une bonne canadienne, femme d'habitant, qui pesait le joli poids de 480 livres.

Il y en a bien d'autres modèles de ces femmes fortes. Mais nous avons beau chercher, jamais, nous ne pouvons en trouver une seule dans nos grandes villes, dans un bureau ou une manufacture.

La vie des champs, le soleil, le grand air, le travail musculaire développent ces femmes extraordinaires, ces Junons aux formes athlétiques. La machine à coudre, le typewritter, le comptoir aux rubans, toutes ces cages sans air et sans lumière où travaillent les filles de nos villes, abaissent le niveau physique.

Les salons ne valent pas mieux, et nos dames qui tiennent le haut du pavé dans la société, sont toutes mignonnes comme des fleurs élevées en serres-chaudes.

Heureusement que les sports, qui ont pris un tel élan depuis quelques années dans nos villes, ont commencé à remener dans la jeunesse la force physique que l'on trouve si naturellement dans les campagnes. Les sports des champs, ainsi que la lutte et les poids, développent des muscles qui surpasseront même à la seconde génération les meilleurs muscles de nos campagnards.

Mais il faudra faire quelque chose si l'on veut arrêter la dégénérescence physique des filles qui peuplent les grandes villes. Notre population citadine ne pourra briller par son physique ou sa force si les mères ne pèsent qu'une centaine de livres, et sont à moitié invalides.

Le plus grand philanthrope, à nos yeux, serait celui qui pourrait trouver le moyen pratique de relever le niveau minime de la population féminine de nos villes, pour en faire des amazones comparables à celles dont nous avons parlé au commencement de cet article.

Dr J. P. Gadbois,

LE COURRIER DE L'OUEST

Publié par " La Compagnie de publication du Courrier de l'Ouest."

CONDITIONS D'ABONNEMENT : 1 an, $1.00, Six mois, 50 cts.

PAYABLE INVARIABLEMENT D'AVANCE

Torte demande pour changement d'adresse doit être accompagnee de la somme de cinq cents.

Toutes communications et lettres doivent être adressés :

LE COURRIER DE L'OUEST, Boite 25, Edmonton, Alta.

Jeudi, 27 Septembre 1906

L'Avenir du Canada

" Le présent est le présent et l'avenir est l'avenir, Ce qu'il adviendra du Canada plus tard je n'en sais rien. Je sais qu'il ne peut que croitre en homme et en richesses, mais sa destinée politique est obscure. Trois hypothèses peuvent se défendre : ou il se réunira aux Etats-Unis librement et de plein gré ; ou il sera conquis par nous ; ou enfin il demeurera indépendant. "

Telles sont les paroles prononcées par M. Bryan, candidat à la présidence des Etats-Unis, dans un interview qu'il accorda à un journaliste parisien.

Sorties de pareille bouche, ces paroles prennent une très grande importance et il convient de les examiner.

Cependant avant de procéder à cet examen, nous devons remarquer que chacune des trois hypothèses est placée à sa place dans l'ordre logique des préférences de M. Bryan ou plutôt des Américains, qui évidemment négligent le point de vue Canadien.

Mais posons le problème comme le fait M. Bryan et envisageons les diverses solutions qu'il comporte.

1. Le Canada se réunira-t-il aux Etats-Unis librement et de plein gré ?

A l'heure actuelle qui y songe au Canada ? personne évidemment, ce n'est pas quand un pays se développe aussi rapidement que le nôtre, ce n'est pas quand il voit ses richesses s'accroître merveilleusement sous l'influence d'un excellent gouvernement et sous la tutelle légère de l'Angleterre, qu'il peut penser à se donner à son voisin dont il connait la turbulence et les appétits féroces.

Ce ne sera pas possible tant que les civilisations Anglaises et Française conserveront leur force ; parceque les Anglais s'y opposeront de toutes leurs forces par patriotisme et les Français par loyauté vis-à-vis de l'Angleterre, par fidélité à leur langue qui serait menacée par l'intransigeance des Américains et aussi par attachement à la religion catholique.

Ainsi pour le moment cette hypothèse n'est pas réalisable. Cependant les Américains annexionistes la caressent avec complaisance parcequ'ils tablent sur l'avenir. Ils savent que l'Ouest et le Nord.Ouest se colonisent très rapidement et que les Américains y prédominent. Ils savent que ces régions ont déjà une physionomie américaine très marquée, ils devinent que la civilisation américaine prévaudra dans quelques annés, qu'elle primera les civilisations Anglaises et Françaises et que trés aisément elle contrebalancera, en vertu de laloi du nombre, l'influence de ces deux civilisations dans les Provinces de l'Est.

Ils peuvent avoir raison quant à la prépondérance de la civilisation. Mais les colons Américains qui viennent se fixer au Canada, se trouvent parfaitement chez eux. Ils n'ont pas a changer de langue ni de conditions d'existence, leurs enfants peuvent être élevés comme ils l'étaient aux Etats-Unis. Donc pour ces colons la différence entre les deux pays est nulle. D'autre part ils prêtent le serment de fidélité au Roi d'Angleterre et beaucoup prétendent avec raison d'ailleurs, qu'ils jouissent de lois meilleures dans leur nouveau pays. Il y a donc tout lieu de croire que ces colons ne deviennent pas annexionnistes. Ils donnent au Canada une physionomie Américaine, mais ils deviennent Canadiens, comme le constate non sans quelque mélancolie le *Mail Evening* de New-York.

Mais ce qui est plus grave, c'est certainement l'afflux des capitaux Américains sur notre territoire.

Dans le bas Canada la majeure partie des grosses industries sont entre des mains américaines, dans l'Ouest et dans le Nord-Ouest, cetteinfluence sera encore plus forte et se seront surtout les capitaux Américains qui développeront le commerce, l'industrie y compris les ressources minières. Enfin ne voit-on pas un réseau complet de chemin de fer, entièrement américain s'étendre sur tout la pays. Et que l'on ne s'y trompe pas, cette entreprise hardie est et restera nettement américaine.

Les capitaux, voila la vrai influence, l'inéluctable force, celle qui crée le danger Américain pour le Canada, celle qui entretien l'espoir des annexionistes, celle qui autorise l'homme d'Etat Américain le plus qualifié après Roosevelt, a placer cette hypothèse au premier Rang.

2ème hypothèse.—Le Canada sera-t-il conquis militairement par les Américains ?

Au premier abord, la question peut paraître ridicule, mais en l'examinant de près on se rend compte qu'elle vaut la peine d'être examinée, au moins au point de vue théorique.

Il est de toute évidence que, pour rendre cette conquête possible, il faut compter sur l'affaiblissement militaire britannique ou sur l'augmentation extraordinaire de la puissance navale des Etats-Unis.

Mais l'Angleterre est encore la maîtresse incontestée des mers, et, comme ceci est la condition même de son existence, il est logique de croire qu'elle le restera longtemps.

L'augmentation de la puissance navale des Etats-Unis devient cependant inquiétante Sa marine militaire, fondée depuis dix ans est, comme l'a montré la grande revue, passée par le Président Roosevelt, il y a quelque jours, égale à la marine allemande, qui est la troisième du monde, et sa valeur s'augmente de tous les avantages qu'elle retirera du Canal de Panama, canal essentiellement américain.

Cependant, et quant à présent, il n'y a pas de difficultés entre les Etats- et l'Angleterre, bien au contraire, leurs relations sont très amicales; il n'y a donc pour nous, qui, fatalement, en cas de conflit, serions le point de mire des Etats-Unis, aucune crainte sérieuse à concevoir tant que nos destinées seront étroitement liées à celles de l'Angleterre.

Le danger, si danger il doit y avoir, ne commencera qu'avec notre indépendance effective.

Et cette troisième hypothèse est bien celle que nous plaçons au premier rang, la seule qu'il nous soit possible d'envisager, est aussi la seule à laquelle les nouveaux Canadiens, même d'origine américaine, doivent s'habituer.

Mais nous ne devons nous acheminer vers l'indépendance qu'avec beaucoup de prudence, si nous ne voulons pas rester bien faibles et bien seuls devant un voisin si fort et si ambitieux.

Aussi pour de bien longues années devons-nous rester sous la protection tutellaire de la Mère-Patrie.

Sous l'égide de la puissance britannique nous deviendrons un peuple riche et fort.

Si légère que soit la tutelle nous l'abandonnerons un jour, sans secousses, sans meurtrissures, par le jeu naturel de notre puissance accrue.

Et après avoir cessé d'être une colonie, le Canada restera l'ami le plus fidèle de l'Angleterre, à laquelle l'uniront les liens indissolubles du sang et de la reconnaissance.

IMPRUDENCE

Le conseil municipal a autorisé la construction d'un théâtre en planche sur la Jasper à la requête de MM. Grisbach et O'Conner et en contradiction avec les règlements déjà pastés. Ces règlements, regardés comme, mesures sages, interdisaient la construction de théâtres en matériaux autres que la pierre ou la brique.

Pourquoi ont-ils été modifiés ?

Sans doute le Conseil a été impressionné par le fait que Monsieur Cameron avait déjà commencé a construire. Les conseillers n'ont pas voulu faire perdre de l'argent à un contribuable.

Mais c'est de la sensiblerie toute pure, car M. Cameron ne devait pas ignorer les règlements municipaux. Il a commencé à construire quand même et, ce faisant, a tendu un piège à la municipalité qui s'y est laissée prendre.

Au nombre des raisons apportées par les procureurs qui se sont fait l'écho des désirs de M. Cameron il en a au moins une qui est bizarre.

La bâtisse aura 48 pieds de large et le lot a 53 pieds 6 pouces, donc même en supposant que les lots voisins se construisent il restera un espace suffisant soit 2 pieds 9 pouces de chaque côté.

Dans l'esprit de ces messieurs ces 2 pieds 9 pouces sont suffisants pour assurer, quoi ?

Le sauvetage en cas d'incendie ?

Heu ! heu ! il ne faut pas être obèse pour profiter du couloir.

La sauvegarde des bâtisses voisines?

C'est une leure !

Alors ?....

Alors la municipalité s'est prise au piège qui lui était tendu. Mais elle a voulu sauvegarder les apparences et a accordé avec la restriction suivante : " La municipalité se réserve d'empêcher l'exploitation du théâtre dès qu'elle le jugera dangereux ".

A quel moment cela arrivera-t-il ? a quel moment les planches seront-elles devenues plus inflammables ?

Poser la question n'est pas la résoudre.

Si le conseil municipal avait consulté les taux des Compagnies d'assurance il eut pu, a coup sûr, y puiser d'utiles enseignement. Comme il n'est jamais trop tard pour bien faire nous lui conseillons l'étude de ce baromètre des risques d'incendie.

En attendant ces décisions futures nous constatons qu'elle a imprudemment compromis la sécurité du public et des bâtisses qui pourront s'édifier à proximité du théâtre.

Elle a montré aussi qu'il n'y a pas de règlements municipaux qui ne puisse se tourner, ou mieux encore se modifier au gré de chacun.

RETOUR DE L'HON. FRANK OLIVER

L'Hon. Frank Oliver, ministre de l'Intérieur, est arrivé à Ottawa, mardi dernier. Il vient d'effectuer un long voyage en Angleterre où il avait à traiter plusieurs affaires d'intérêt général pour le Dominion.

Il a rapporté une excellente impression de son voyage et a eu le plaisir de constater que le sentiment anglais est absolument en faveur du Canada dont on admire le rapide développement.

On voit avec beaucoup de plaisir l'émigration se diriger vers notre pays, malgré la concurrence active des autres colonies, notamment de l'Australie.

La sympathie la plus profonde est acquise, non seulement en faveur de la colonisation, mais encore pour l'augmentation du commerce entre le Canada et l'Angleterre.

En réponse à une question, M. Oliver dit qu'il n'était pas dans ses intentions de remplir toutes les terres vacantes du Canada avec les seuls colons venant de la mère-patrie, Des efforts seront faits dans les autres nations pour augmenter encore le courant de l'immigration. Ces efforts se porteront particulièrement sur la France, la Belgique et la Hollande, où les populations sont très denses.

Au cours de son voyage M. Oliver a recueilli l'expression des sentiments admiratifs que la politique libérale et si progressive du cabinet Laurier suscite en Angleterre.

Hommage ala Politique Libérale du Canada

Toronto.—Au cours du banquet que lui ont offert les directeurs de la " National Exhibition ", M. Hamar Grennwood, membre de la chambre des Communes d'Angleterre, a lu une lettre de l'honorable Winston Churchill, sous-ministre des colonies. Cette lettre qui revêt la forme d'un hommage officiel au Canada, est conçue dans les termes suivants :

Colonial Office, Downing Street.

Mon cher Greenwood,

Je suis très heureux d'apprendre que vous allez passer le reste de l'automne en Canada. En votre double qualité de Canadien "blood and bone" et de représentant d'une ville fameuse, vous trouverez sûrement quelques occasions d'aider la marche mesurée mais irrésistible de la consolidation impériale.

Le gouvernement anglais a été pendant si longtemps dans les mains du parti conservateur que les deux expressions sont devenues presque synonymes.

Les hommes d'état canadiens et australiens ont été habitués à ne traiter qu'avec un certain groupe de politiciens anglais, et, grâce à leur sage éloignements de nos querelles de partis aussi bien qu'à leur loyauté envers la mère-patrie, ils en sont venus insensiblement à considérer l'un de ses partis comme possédant plus de droits que les autres à leur confiance. "Dans une grande mesure—surtout depuis ces dernières années, cette confiance a été largement payée de retour, et la longue période de prédominence conservatrice a été synchrone à l'idée impériale et a généreusement aidé à son développement. " Aux dernières élections générales un grand changement s'est produit dans la balance des partis politique anglais et dans la disposition du pouvoir. Les conséquences de ce changement dirigeront probablement nos affaires pour un long temps à venir. Je ne veux pas considérer en ce moment les avantages de ce changement. Je ne désire pas non plus diminuer son importance. Il détermine une altération considérable dans les principes politiques, dans les façons de voir et de penser des hommes publics et dans le caractère de notre législation domestique. Ce que vous devez tenter, en autant qu'il vous sera possible, c'est de convaincre vos amis et vos compatriotes du Canada, que ce changement en Angleterre, quelque grand et étendu qu'il soit, n'affaiblit en aucune manière l'affection du peuple anglais, pour ses cousins de l'outre-Atlantique, ni ne diminuera les efforts constants et vigilants du Bureau Colonial pour rendre aux colonies tous les services qu'il est en notre pouvoir d'offrir, au point de vue militaire, diplomatique ou commercial. Il y a à la tête du pays des hommes nouveaux, il y a d'autres principes, il y aura des méthodes différentes ; mais dans les aspirations, dans l'effort central, dans le but suprême, qui est de former une ligue défensive des communautés démocratiques et libres, animées par l'amour de la paix et de la justice sous l'égide de la couronne britannique, dans tout cela, il n'y a pas de changement, aucun signe de changement, aucune perspective de changement, et je voudrais savoir ce que l'empire pourrait avoir à redouter des principes libéraux. C'est l'une des choses les plus bizarres dans l'histoire moderne, qu'il y ait lieu de discuter cette question. C'est aux principes sociaux libéraux, portés à des extrêmes beaucoup plus logiques qu'en ce vieux pays, que le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande doivent la plus grande partie de leurs progrès et de leur prospérité. C'est sur des principes libéraux de tolérance et de confiance réciproques en matières de race, de liberté et d'égalité en matières de religion, que s'appuie leur paix intérieure. C'est par les principes libéraux de l'autonomie coloniale si humanitaire et d'une politique si sage, que la cohésion solide de l'empire britannique a pu être accomplie et pourra être maintenue. Je ne vous écris pas cette lettre parce que j'aimerais à voir les colonies autonomes attacher leur foi au parti libéral plutôt qu'au parti conservateur. L'empire doit avoir pour centre la couronne britannique. Mais, en faisant comprendre à vos amis du Canada que dans un ministère libéral en Angleterre ils trouveront une sincère sympathie toujours disposée à leur rendre tous les services qu'ils voudront réclamer, vous accomplirez une noble tâche, vous travaillerez pour une belle cause.

A vous,

(Signé) WINSTON CHURCHILL.

Les droits des piétons

Monsieur le Juge Choquette de Montréal a rendu une sentence très sévère par laquelle il a condamné un chauffeur d'automobiles qui avait écrasé un homme, à six mois de prison.

Cette sentence est je crois, de nature a ouvrir les yeux, aux chauffeurs imprudents, aux bicyclistes rapides et aux conducteurs de véhicules de toutes natures, qui jusqu'ici traitaient les rues en pays conquis et se souciaient fort peu des piétons.

Par sa juste sévérité M. le Juge Choquette s'est sans doute aliéné beaucoup de sportmens d'amateurs ou professionels d'autos, velos et sapins, mais il a conquis l'estime de tous ceux qui modestes ou peu pressés vont tout simplement à pied.

Dans tous les cas il a appris à beaucoup de ceux qui l'avaient oublié que par leur destination première les rues appartenaient aux piétons d'abord, aux véhicules ensuite.

La révision du Tarif des douanes

Deux opinions

De la *Patrie* :

Le cabinet de Sir Wilfrid Laurier, en maintenant le tarif, à quelques fractions près, en l'état où il était lorsque le parti libéral est monté au pouvoir, a agi avec prévoyance et sagesse.

Il n'a pas hésité même, pour faire face à des circonstances particulières, à donner des primes élevées pour le développement de l'industrie du fer, et en conséquence de nos terrains miniers.

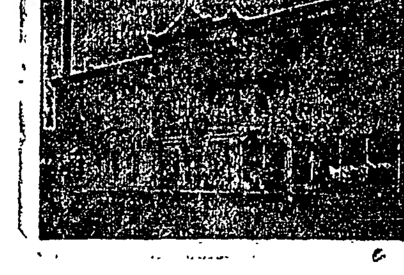
L'Association semble être d'avis que nous avons donné une préférance trop considérable aux produits anglais à cause du fait que la main-d'œuvre est beaucoup moins élevée en Angleterre que dans notre pays.

Du *News* de Toronto :

On nous dit que dans les dix ans qui se sont écoulés depuis que les apôtres de la protection adéquate ont été chassés du pouvoir, le pays s'est développé si rapidement que l'on pourrait à peine trouver une ville qui ne souffre pas d'une disette de logements. "

Cela est vrai....

Nous admettons volontiers que le parti libéral a administré le tarif d'une manière judicieuse et sage,





Synopsis des règlements concernant les Homesteads du Nord-Ouest Canadien.

TOUTE section paire des terres fédérales dans les provinces du Manitoba ou du Nord-Ouest, sauf 8 et 26, non réservée, peut-être inscrite par toute personne qui est l'unique chef d'une famille ou toute homme âgé de plus de 18 ans, pour l'étendue d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

L'inscription peut être faite en personne au bureau local des terres pour le district dans lequel la terre est située.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois au moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le père (ou la mère si le père est décédé) du homesteader réside sur une ferme dans le voisinage de la terre inscrite, la condition de residence sera remplie si la personne demeure avec le père ou la mère.

(3) Si le colon tient feu et lieu sur la terre possédée par lui dans le voisinage de son homestead, la condition de résidence sera remplie par le fait de sa résidence sur la dite terre.

Un avis de six mois par écrit devra être donné au Commissaire des terres fédérales à Ottawa, de l'intention de demander une patente.

W. W. CORY.

Sous-ministre de l'Intérieur

N. B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée. 9, 8, 06.



CONTRAT POUR LA POSTE.

DES soumissions cachetées adressées au Ministre des Postes seront reçues a Ottawa jusqu'à midi le 2 novembre 1906 pour le transport de la poste de Sa Majesté, pour un contrat proposé de quatre ans, treize fois par semaine entre plusieurs boîtes aux lettres, boîtes aux paquets et succursales de bureau de poste, et le bureau de poste d'Edmonton, à partir du 1er decembre 1906.

On pourra voir des avis imprimés contenant plus amples informations relatives à ce contrat et obtenir des formes de soumissions en blanc au bureau de Poste a Edmonton et au bureau de l'Inspecteur des postes.

A. W. CAIRNS,

Inspecteur de poste.

Calgary, 21 sept. 1906.

27-3

POUR LES CULTIVATEURS

AVICULTURE

MUE DES VOLAILLES.

Les poulettes écloses tard au printemps ne commencent pas à muer avant l'année suivante mais une poulette éclose de bonne heure, en février ou en mars, peut muer, bien que ce soit assez rare. Il est un fait bien connu, c'est que, si une poule ou une poulette ne commence pas à pondre avant la venue du temps froid, elle ne pondra pas (ordinairement) avant le printemps de bonne heure : mais si elle commence à pondre avant l'hiver. elle pondra longtemps, ou jusqu'à ce qu'elle demande à couver.

Les poules qui ne commencent à muer que très tard sont, en général, élevées sur la fin de mai, en juin ou même en juillet : ne pouvant poudre en hiver, elles sont classées avec les mauvaises pondeuses : et, surtout, si elles sont grasses, on trouvera avantageux de s'en débarrasser au plus tôt possible.

Il est important de tenir les poules qui muent dans des poulaillers bien secs et de prendre soin de les protéger contre les poux, car pendant la mue, les poules souffrent beaucoup des poux, et il en succombe un grand nombre ; cela est dû naturellement à l'état de débilité qui résulte de la mue.

Quant aux coqs, on aurait dû les vendre ou les manger depuis longtemps, car il n'est jamais avantageux de garder un coq qui mue, à moins qu'il ne possède quelque qualité particulière et qu'on désire le conserver pour la reproduction.

Il ne faut pas oublier que plus tôt on envoie des poulets au marché, plus élevé est le prix qu'on en obtient.

Les maladies sont en général beaucoup plus fréquentes et beaucoup plus graves pendant la période de la mue. Un bon moyen de les prévenir, c'est de donner aux volailles une nourriture substantielle, propre et stimulante ; de leur procurer de l'eau pure et beaucoup d'exercice ; enfin, il faut les tenir dans un état de properté parfaite. Il n'y a rien de plus pernicieux que d'entasser pendant la nuit un grand nombre de volailles dans un espace restreint, humide, mal aéré et mal tenu.

L'usage intelligent des désinfectants ne saurait être trop recommandé, mais il faut l'abord nettoyer soigneusement toutes choses, avant de les appliquer.

L'un des meilleurs désinfectants que l'on connaisse jusqu'à ce jour, c'est un mélange d'acide carbolique et de pétrole, dans les proportions de une pinte d'acide carbolique pour un gallon d'huile de pétrole. Ce mélange doit être employé avec soin et copieusement. On en badigeonnera généralement pendant les grandes chaleurs, une ou deux fois par semaine, les juchoirs, les nies, etc., on évitera de mettre dans un apartement plus de poules que les juchoirs n'y peuvent accommoder : il serait désirable que les volailles y aient assez d'espace pour ne pas se toucher les unes les autres lorsqu'elles sont perchées.

La nourriture sera toujours de première qualité et aussi variée que possible ; du blé, de l'avoine, du sarrasin, toutes espèces de grains de bonne qualité : de temps en temps une petite quantité de graine de soleil, si l'on peut s'en procurer, et une légère ration de viande une fois par semaine.

A l'eau toujours très pure, qui devra être changée une ou deux fois par jour, on mêlera un stimulant que l'on pourra facilement préparer et employer de la manière suivante :

Mêler deux onces d'acide sulfurique à une livre de sulfate de dissoute dans un gallon d'eau, et tenir ce mélange bien bouché. Deux fois par semaine, on donnera aux volailles, deux cueillérées de cette préparation dans un gallon d'eau.

La chaux délitée à l'air est aussi employée par beaucoup de gens et très recommandée, on en parsème abondamment les poulaillers pendant la mue ; cependant, on a remarqué qu'il en résulte une certaine irritation de l'organe nasal ce qui prédispose les volailles à contracter des rhumes qui eux-mêmes produisent trop souvent le fatal écoulement nasal (roup) si redouté des aviculteurs.

En résumé, la mue est une période qui exige beaucoup de soins si l'on veut que les volailles la traversent avec avantage, en sortent avec un beau plumage et soient en bonne condition pour la ponte. La meilleure chose à faire, c'est de hâter la mue le plus possible et d'en racourcir la durée autant que l'on peut. Pour cela, si une poule persiste à pondre en juillet, il faut la charger de place ; si elle est en liberté, on doit la renfermer ; diminuer la ration de moitié pendant les premiers quinze jours ; donner aux volailles du repos, de l'ombre et de l'eau fraiche en abondance : les tenir très proprement ; enfin, si l'on s'aperçoit que les volailles dépérissent, leur administrer une tonique que l'on obtiendra en mélangeant une cuillérée à soupe de teinture muriatique de fer à un gallon d'eau.

VICTOR FORTIER.
Ottawa.

(J. d'A.)

ENGRAISSEMENT DES VOLAILLES

Bien que l'engraissement de la volaille exige beaucoup de jugement et une certaine expérience, il est possible cependant que le premier venu puisse l'entreprendre avec succès s'il applique soigneusement certains principes et suit certaines méthodes prouvées efficaces, que nous allons nous efforcer d'exposer ici aussi clairement et aussi brièvement que possible.

D'abord il ne faut pas perdre de vue que toutes les volailles ne sont pas susceptibles d'êtres engraissées, et qu'il importe de choisir non seulement une bonne race, mais encore des sujets présentant certaines qualités. Il faut avant tout qu'un sujet soit bien portant, qu'il soit d'un tempérament tranquille, et, si c'est un coq, qu'il n'ait pas plus de quatre à cinq mois Avec un coq plus âgé les résultats ne sauraient être que médiocres, à moins que le sujet ne soit castré.

Entre les différentes méthodes à suivre et dont l'expérience a démontré l'efficacité, nous recommandons aux cultivateurs ou aux débutants en aviculture de choisir la suivante qui consiste à tenir les volailles en loges ou en épinettes.

Les loges doivent être d'une étendue proportionnée au nombre de sujets que l'on se propose d'engraisser de manière qu'ils y soient à l'aise sans cependant jouir d'une complète liberté. On trouvera très avantageux de tenir ces loges obscures et parfaitement tranquilles, surtout après les repas, afin de permettre aux volailles de s'y reposer en paix. La nourriture, dont nous parlerons dans quelques instants, devra leur être distribuée deux ou trois jours, dans des augettes bien propres. Si l'on donne trois repas, ce qui est préférable, le premier doit être servi le matin de très bonne heure et le dernier le soir, assez tard. Aussitôt que l'on s'apperçoit que les volailles semblent avoir mangé suffisamment il faut enlever le surplus de nourriture, cela a le double avantage d'empêcher le gaspillage et de forcer les sujets au repos. On favorise ce repos en tenant les loges obscures. C'est le moyen qui, jusqu'à présent, a donné les meilleurs résultats à la Ferme Expérimentales Centrale, tout en étant le moins dispendieux à tous les points de vue.

Les éleveurs qui se livrent à l'engraissement des volailles sur une grande échelle emploient presque toujours le gavage au moyen d'une machine Cette opération a généralement d'excellents résultats et si elle est faite par une personne expérimentée, elle n'entraîne qu'un malaise passagor pour les sujets ; cependant plusieurs personnes répugnent à en faire usage.

Un mot maintenant de la nourriture qui convient le mieux.

Si l'on vise à obtenir des produits de toute première qualité on ne doit pas hésiter à encourir une dépense un peu plus élevée qui sera amplement couverte par le prix de vente. On emploiera donc, de l'avoine pure finement moulue et délayée avec une centaine quantité de lait caillé écrémé, auxquels on ajoutera une petite quantité de suif de mouton hâché assez fin.

Si l'on désire restreindre les frais d'engraissement, on pourra employer avec avantage un mélange de farine d'orge et d'avoine. Ce mélange coûte généralement meilleur marché que l'avoine pure. La farine de maïs est aussi une nourriture excellente, mais elle produit une graisse un peu jaunâtre qui n'est pas recherchée par les acheteurs, et, pour ces raisons, on ne l'emploie pas autant.

Lorsque les volailles sont tenues en liberté relative, on trouvera qu'un mélange de sarrasin moulu et d'avoine finement moulue, en parties égales, produira de bons résultats. On peut aussi donner aux volailles des pommes de terre bien cuites et écrasées.

Quel que soit le mode d'engraissement que l'on aura adopté, on trouvera très utile, pour tenir les volailles en bonne santé, de leur donner régulièrement, une ou deux fois par semaine, une certaine quantité " d'orties bouillies " que l'on mélangera à leur nourriture ordinaire.

L'engraissement coûte en moyenne $6\frac{1}{2}$ centins par sujet, pour 4 semaines.

REMARQUES GÉNÉRALES : — Les loges d'engraissement doivent être bien aérées, les cages élevées à 2 pieds et demi du sol au moins avec un fond disposé de manière à laisser tomber la fiente.

Après avoir remfermé les volailles pour commencer l'engraissement, il faut les faire jeuner pendant 24 heures ; elles prendront alors un bon repas et seront immédiatement disposées à se reposer tranquillement.

Si l'on fait usage de la machine à graver, on doit tâter le jabot du sujet avant de lui donner son repas et s'il y reste encore de la nourriture du repas précédent, on ne lui donnera rien avant le prochain repas.

Dans le cas ou l'on tient les volailles en épinettes il ne faut pas essayer de les tenir séparément. Elles mangent beaucoup mieux lorsqu'elles sont plusieurs ensemble.

Les repas doivent toujours être servis avec la plus grande ponctualité.

Pour s'assurer de la condition des sujets que l'on engraisse, en leur servant leur nourriture dans des augettes il faut leur tâter le jabot immédiatement après le repas ; si le jabot reste mou et flasque l'appétit de l'oiseau diminue, et il faut y remédier. Le lait caillé écrémé a toujours un excellent effet et contribue à donner au sujet une chair blanche et fermo.

Enfin, il ne faut jamais perdre de vue que la tranquililé, le silence et l'obscurité, sont des conditions des plus importantes, si l'on veut obtenir de bons résultats.

Voici le moment de nettoyer les caves à légumes, de les aérer et de les assainir, si besoin est. N'hésitez pas à drainer votre cave si elle est humide car les légumes ne sauraient s'y conserver, de plus un sous-sol dans ces conditions est une cause d'insalubrité constante pour les étages supérieurs.

Cartes Professionnelles

La grève de Winnipeg

Winnipeg.—Les constructeurs ont choisi un comité qui a été chargé de rencontrer le Comité Central du Travail et de rechercher avec lui un terrain d'entente pour arriver à un règlement de la grève. Cette mesure n'a pas été adoptée sans difficulté. La réunion des constructeurs a été très agitée. Les maîtres-plombiers se montraient intransigeants, soutenant qu'ils ont été maltraités par les ouvriers et, refusant de faire la moindre concession. Finalement, ils se rendiren au désir de la majorité et le comité fut formé. Un projet d'entente a été préparé et sera soumis aux ouvriers. Les maitres-plombiers consentent à céder quelques points quant aux salaires, mais il refusent toute autre concession. On espère que les maçons les briqueleurs et les charpentiers consentiront à reprendre le travail aussitôt que les négociations auront été commencées.

M. A. W. Porter, secrétaire du comité des ouvriers a déclaré hier que la grève actuelle n'a pour but que de faire connaître le droit des ouvriers à l'arbitrage.

M. A. E. Porter secrétaire du "Builders Exchange," rejette toute responsabilité des événements sur es journaux qu'il accuse de se méler de ce qui ne les regarde pas.

L' "Overseas."

Winnipeg—Une foule nombreuse s'est rendue à la gare du C. P. R. pour assister à l'arrivée de l'"Overseas Mail," le rapide qui apporte les malles de l'Orient pour l'Europe. Malgré qu'il ait perdu six heures dans les montagnes Rocheuses, le train est arrivé ici dix minutes avant l'heure fixée. Il est reparti à cinq heures moins dix minutes pour Montréal et Québec.

Ce service merveilleux rend possible le voyage du Japon en Angleterre en trente jours.

Londres—On est généralement satisfait dans nos cercles financiers et commerciaux du services postal, effectué par le Canadian Pacific Railway. Il est à peu près certain que le contrat pour le transport des malles anglaises, en Extrême-Orient, via le Canada, sera renouvelé avec cette compagnie, bien que certains membres du ministère actuel soient défavorables à ce projet. On sait que le secrétaire des Colonies, Lord Elgin, a déjà annoncé que le contrat serait renouvelé pour un terme de deux ans.

La route suivie par le C. P. R. est plus rapide que celle du canal de Suez. Le ministère anglais opte généralement en faveur de cette route, surtout à cause de l'alliance anglo-japonaise, et en prévision du cas, où le canal de Suez serait bloqué en temps de guerre.

UN TYPHON

D'une violence inouie vient de ravager la cote chinoise du Pacifique

Manille—Les dernières informations de Hong Kong établissent qu'un millier de personnes trouvèrent la mort au cours du typhon, et que les dégats causés aux propriétés publiques et privées s'élèvent à plusieurs millions de dollars.

Vingt vaisseaux coulèrent dans le port : vingt-quatre s'échouèrent sur la côte, et sept autres furent endommagés.

Le service de navigation et le commerce sont paralisés.

LES DÉGATS.

Hong Kong—Le typhon qui a causé tant de dégats et fait un millier de victimes était de nature locale.

Il fit son apparition soudainement et sans avertissement, l'observatoire avait prédit un vent modéré.

Les steamers Monteagle, Falsdan, Heungshan, Wing Chai, Hamania Castellano, Tak Hing, Emma Luyken, San Rosario, Slava, Pakhong, Petrach, Chum Lee, Seyta, Sunon, Chang Sha, Suhnal et Chinkal Maru sont à la côte.

Le Vaisseau américain S. S. Hitchcock a été aussi tiré à terre.

Les steamers Kwung Chow, San Chewng, Sorsognon et Kongmoon sont coulés.

Les torpilleurs anglais Mooshen, Robin et Laku ont été endommagés.

Le torpilleur français Fronde est détruit et le Francisque est à la côte.

Les canons du torpilleur Fronde sont sauvés, mais trois sous-officiers et un marin ont perdu la vie,

Des centaines de marins et leurs familles furent sauvés grâce à la bravoure de la police et des habitants.

De nombreuses personnes ont trouvé la mort a une courte distance du rivage.

Des milliers de personnes sont maintenant sans asile.

Les Chinois sont résignés devant cet épouvantable désastre et aucune récrimination ne s'élève de cette foule si éprouvée.

L' ÉVÊQUE DE VICTORIA DISPARU.

L'évêque de Victoria, le Rév. J. C. Hoare, qui était en tournée de visite au moment de la tempête, est, pour le moment, introuvable. On le compte parmi les victimes.

Le gouverneur de Hong Kong et les autorités cherchent à assister le plus possible les personnes éprouvées.

A toute heure les nouvelles qui arrivent font connaître d'autres désastres.

La population est irritée contre le personnel de l'Observatoire qui n'a pas annoncé l'approche du typhon.

20 FRANÇAIS PARMI LES VICTIMES.

Hong Kong—A la dernière heure on annonce que le croiseur-torpilleur français "La Fronde" a été endommagé à la suite d'une collision avec un bateau-signal allemand.

Au cours de cette collision vingt personnes ont perdu la vie.

Le naufrage du torpilleur français "Le Francisque" est confirmé, mais le nombre des officiers disparus s'élève à quatre.

Un autre steamer français Le "Gharles-Hardouin" est également endommagé.

La Sarcelle Bleue

Suite de la 2ième page

A ce moment, une voix sortie du brouillard, en face, leur parvint, toute diminuée par la distance.

—Ohé ! par ici ! par ici !

Tous trois levèrent la tête. A mi-coteau, dans un clos de vigne que ceignait de brun une haie d'épines, une forme humaine se démenait. Un peu au delà, une maison carrée aux contrevents ouverts. C'était M. Lofficial ; c'étaient les Luisettes qu'ils croyaient desertes, et qui s'offraient à eux.

Ranimé par l'idée de ce secours inattendu, Claude monta plus rapidement la pente. Malestroit le soutenait, sans en avoir l'air, et grognait des mots de réconfort :

—Nous y voilà, nous y voilà... encore cent pas...plus que trente...Bonjour, monsieur Lofficial !

—Bonjour, mes enfants ! dit le bonhomme, en poussant le clan de sa vigne. Eh ! eh ! ai-je bien fait de venir ? Comme vous êtes trempés ! Six degrés au-dessous de zéro !

Et, remarquant la mine souffrante et la pâleur de Claude :

—Mon pauvre garçon, reprit-il, vous avez l'air d'un noyé. Mais j'ai de quoi vous ranimer là-haut. Et de quoi vous changer. Hâtons-nous seulement.

En deux minutes, ils furent dans la cuisine où flambait un feu de sarments. M. Lofficial assit Claude sur une chaise basse, entre les chenets, à la distance précisément d'une broche de rotissoire. Puis, courant d'une chambre à l'autre, ouvrant placards, tiroirs, cachettes, il parvint à découvrir, dans cette maison de célibataire, à peu près inhabitée, mais montée avec une prévoyance de père de famille, une foule de choses qu'on ne s'attendait pas à y rencontrer : deux paires de feutres et deux paires de sabots neufs pour Claude et Malestroit, de l'eau-de-vie blonde à force d'être vieille, une bouilloire dont le réchaud n'était pas vide, et une boite de thé qui laissa s'échapper l'arome de mille fleurs

Toujours trottant, M. Lofficial continuait son monologue, et sa voix arrivait, tantôt par une porte et tantôt par une autre, tandis qu'un nuage de vapeur d'eau enveloppait Claude et Malestroit.

—J'avais des pressentiments, disait-il, et j'ai voulu venir dès hier soir.... malgré Gothon....Et c'est vraiment heureux....Toute la matinée, j'ai essayé de vous appercevoir avec mes jumelles....Mais, bast, un brouillard du diable.... Et puis, tout à coup, sur la berge....Ah ! quand je vous ai vus, j'ai bien deviné l'accident....J'ai mis une allumette sous le fagot....N'es-tu pas trop lourd, aussi, Malestroit, pour chasser à la hutte !

Il parlait d'un air réjoui, faisant sonner parfois ses lèvres l'une contre l'autre, avec des impatiences de gros écureuil rebondi, quand il ne trouvait pas, à l'instant même, ce qu'il cherchait.

Lorsqu'il se fut enfin arrêté, debout, appuyé sur l'auvent de la cheminée, Claude qu'il observait, Claude restauré et réchauffé, lui prit la main.

—Vous savez que je l'ai tuée, dit-il.

—Parbleu, mon ami, vous l avez bien gagnée.

—Je recommencerais vingt plongeons comme celui-là, répondit le jeune homme avec convictin, pour voir seulement l'accueil qu'ils me feront là-bas.

" Ils ", c'était la seule Thérèse. Pour remercier son voisin, Claude n'avait rencontré que cette naïveté : parler d'elle. Il ne savait rien de meilleur. Si elle daignait se montrer satisfaite, tout le monde ne serait-il pas payé ? Est-ce que M. Lofficial ne passerait pas sans se plaindre, vingt nuits de novembre aux Luisettes.

Quelque chose répondit oui, au fond du cœur de M. Lofficial. Devant ce mot d'amour jeune, le bonhomme se sentit ému, disposé à des complaisances paternelles. Il passa la main, deux ou trois fois, délicatement, sur les cheveux bruns de son protégé, comme s'il eût caressé son propre fils.

—Je veux le voir aussi, dit-il, et je vous conduirai aux Pépinieres.

Une demi-heure plus tard, comme Colibry rentrait, les chaussures étant sèches, les vêtements brossés, toute trace de l'accident disparue, Claude s'entendit appeler par M. Lofficial, qui était allé présider lui-même à l'enrènement du cheval, un bien vieux cheval, pourtant, et facile. Il sortit, et jeta un coup d'œil du côté de la vallée : à la place du lac immense sur lequel il avait cru naviguer le matin, il n'aperçut, sous le clair soleil, qu'un marais de taille médiocre, découpé en petits carrés par les saules, rayé, ça et là, par les bandes vertes des tales, et où pas un vol d'oiseaux, pas un cri, ne révélait plus la présence du gibier.

—Montez dans la calèche, dit M. Lofficial en s'avançant, vous n'aurez pas froid là-dedans.

Un carrossier aurait protesté contre cette dénomination donnée au plus singulier véhicule : une caisse écourtée, divisée, aux deux tiers environ, par une cloison de glaces, et dont la capote, prolongée en abat-jour, abritait abondamment Colibry Malestroit, déjà montés sur le siège. Il y avait bien quarante ans que la calèche venait aux vendanges. Claude prit place à l'intérieur, avec M. Lofficial, s'enfonça dans la plume des coussins, sentit monter jusqu'à ses genoux la laine des peaux de mouton, haute et souple comme une flamme, qui tapissait le fond de la voiture, Malestroit se hissa près de Colibry, et les quatre voyageurs commencèrent à rouler vers la banlieue où Thérèse, sans se douter de la visite qui trottinait pour elle sur la route, jouissait probablement de l'embellie tardive du matin.

Le voyage parut délicieux à Claude, parce que M. Lofficial, bon comme les anciens qui se rappellent avoir été jeunes, parla tout le temps de Thérèse.

—C'est par elle, disait-il, que j'ai gagné, jadis, l'amitié de Maldonne et de M. de Kérédol, par un petit compliment que j'avais su faire d'elle, en la rencontrant. Tous le voyez, mon cher monsieur, elle m'a valu deux amis. J'espère bien qu'elle m'en vaudra un troisième d'ici peu. J'ai rarement vu une enfant si mignonne, Elle avait les doigts fins comme des pendant de corail. Et je les ai tenus dans mes mains, ces petits doigts. J'ai eu ses bonnes grâces avant vous. Eh ! eh ! Elle portait une robe blanche, elle était marraine, et moi j'étais parrain. Nous conduisions au baptême le fils de Malestroit. Il y a de quoi être jaloux, monsieur Claude !

Il contait posément, avec une certaine saveur rustique et enjouée, des traits qui eussent été sans intérêt pour tous autres qu'un vieillard qui se souvenait et un jeune homme qui aimait. De temps en temps, Claude se détournait à demi, pour voir si le cornet de papier, où il avait roulé le produit de sa chasse se tenait toujours bien droit dans la poche au fond de la capote. Une émotion grandissante l'envahissait, à mesure que la distance diminuait jusqu'au logis des Maldonne.

Quand la voiture s'arrêta, devant le portail orné de clous, il était pâle comme en sortant de l'eau, le matin.

—Mon lieutenant, dit M. Lafficial, c'est le moment de vous montrer brave !

Il tira la sonnette.

—Monsieur travaille dans la serre, répondit la fille de charge.

En effet, près du réduit qui lui servait de laboratoire, sous la voûte de verre peint qui l'enveloppait d'une chaleur douce, M. Maldonne triait des oignons de tulipes. Il vit venir les visiteurs à travers une vitre claire, sourit sans se déranger, et, les laissant arriver jusqu'à lui :

—Eh bien ! fit-il en se détournant et en tendant les deux mains, vous me surprenez comptant mes trésors.

—Et nous vous en apportons un autre, répondit M. Lofficial.

—Une tulipe ?

—Non, un oiseau rare.

M. Maldonne hocha la tête, d'un air d'incrédulité, en regardant le cornet de papier que Claude portait sous le bras, et saisit un bulbe transparent, côtelé, barbelé de racines.

—Sans l'avoir vu, dit-il, je ne l'échangerais pas contre une seule de ces " proserpines roses ".

– Vous auriez peut-être tort, dit Claude, qui lui tendit le paquet.

Le naturaliste tira la sarcelle bleue par les pattes. A peine l'eut-il aperçue que, le visage altéré par l'émotion, sans un mot, il bouscula ses deux hôtes, pour sortir plus vite et porter la bête au grand jour.

Dehors, il s'appuya aux tapis de paille qui pendaient du haut de la serre, tourna et retourna la sarcelle, fit jouer les reflets du plumage.

—Ce n'est pas possible, murmurait-il, non, ce n' ! ..

Enfin il leva les yeux sur Claude, qui l'avait suivi. Sa physionomie exprimait, avec beaucoup de surprise, un peu d'inquiétude, de jalousie. Il était sérieux, presque froissé, comme un homme qu'on veut duper.

—Mais, je l'ai tuée, monsieur ! dit Claude.

—Allons donc !

—Moi-même, ce matin.

- Pas dans le département ?

—A deux lieues d'ici.

M. Maldonne fronça le sourcil.

—Vous saurez, monsieur, dit-il avec dignité, que cette variété n'habite pas le département. Elle y passe, et si rarement que des hommes comme moi n'ont jamais eu le bonheur...

- C'est cependant vrai, mon bon ami, interrompit M. Lofficial, qui sortait de la serre, en voyant les affaires de Claude se gâter, et arrivait en se dandinant. Rien n'es plus vrai. Monsieur qui est bien moins savant que toi, a été plus heureux, voilà tout.

Et il se mit à raconter la chasse du matin, comment il l'avait conseillée, préparée, comment il savait aussi, depuis des années, qu'un couple de ces oiseaux habitait les marais des Luisettes. Il apportait à la justification de son client l'énergie de la conviction, levait les bras, mimait les scènes qu'il contait.

Pendant ce temps, M. Maldonne passait d'émotion en émotion. Le scepticisme un peu hautain du début faisait place à un éclair d'admiration joyeuse, et celle-ci, à son tour, s'effaçait devant le sentiment pénible du collectionneur qui voit une pièce introuvable lui échapper. Il maniait la sarcelle, la caressait du doigt, lui ouvrait l'œil, redressait une plume endommagée. Enfin, il la tendit à Claude avec une lenteur qui révélait toute la cruauté de la lutte.

—Reprénez-la, monsieur, dit-il. Je vous remercie de me l'avoir montrée.

Il poussa un soupir, et ajouta :

—Surtout, gardez-la bien : c'est un commencement précieux pour votre collection puisque, je dois vous l'avouer, c'ût été le couronnement de la mienne !

—Mais, elle est à vous ! s'écria Claude.

—A moi ? dit M. Maldonne, rougissant sous le coup de cette brusque fortune qui lui venait. Vous ne vous doutez pas de la rareté, jeune homme ....vous né savez pas ce que vous faites ?

—Oh ! si, monsieur, je sais très bien répondit Claude, riant malgré lui.

—Vraiment, elle est....

—Elle est à vous, oui, monsieur !

Alors, sans prendre le temps de remercier, dans l'exubérance de sa joie, M. Maldonne courut vers la maison, tenant la sarcelle élevée au bout de son bras droit et criant :

—Robert ! Geneviève ! Thérèse ! venez voir !

Il se précipita dans le salon, arrangea sur la table du milieu l'oiseau qui ressemblait, sous le jour glissant, a un émail azur et or, et, comme Robert arrivait par la porte opposée :

—Regarde, dit-il.

Robert s'approcha, considéra l'oiseau, puis Maldonne.

—Ah çà ! dit-il, d'où vient-elle, celle-là ? qui te l'envoie ?

—Monsieur que voici ! répondit le naturaliste avec orgueil, en désignant Claude qui entrait. Il est assez généreux pour me l'offrir.

Robert, en apercevant Claude, changea de visage, et sourit ironiquement, de manière à bien faire comprendre qu'il n'était pas dupe de cette généro-

CHRONIQUE LOCALE

Conseil Municipal

A la séanse de Mardi dernier il a été lu une lettre de MM. Short, Cross, Biggar et Ewing demandant ce que la ville a décidé au sujet du terrain qui lui avait été offert par M. Humbersson pour la somme de $10,000.

Ce terrain est situé au bas de la côte, en arrière de l'emplacement occupé par l'ancienne salle Roberson. Il pourrait servir comme emplacement pour les bâtisses des usines, où bien on pourrait exploiter la mine de charbon qui est recouverte par une faible profondeur de terres. Cette lettre a été transmise au commissaire.

Une demande de construction d'un magasin de 10 pieds de front entre les bâtisses de la Banque Molson et celle de Geo. Martin, est accordée.

Le chef du bureau de santé rapporte qu'il y a des cas de fièvre typhoide dans les maisons, Glass, Buchman Ces maisons appartiennent à la ville t sont louées à des particuliers tenant pension. Elles ne sont munies ni d'aqueduc ni d'égoûts quoique d'après les règlements municipaux, ces deux choses sont obligatoires.

Le secrétaire-trésorier propose la vente de ces deux maisons, la ville gardant les lots, cette proposition est accordée.

Des pétitions demandant des trottoirs sur la rue Heimink et sur la deuxième rue, au nord des voies du C. N. R. et pour l'extention de l'aqueduc et des tuyaux d'égoûts dans la rue Namayo, de la rue Clark à la rue Sutterland ont été examinés favorablement par les conseillers.

M. Beck sollitour, depose un rapport dans lequel il est dit que l'ingénieur de la ville est autorisé par son contrat à accorder du temps à la "Taylor Construction Co." soumissionnaires des travaux pour la ville.

Travaux qui ont été retardés par la grève des manœuvres.

Le comité spécial chargé d'étudier la question des enseignes lumineuses a conclu en faveur de la conservation de ces dernières toutefois qu'elles ne soient pas plus larges que les trottoiet qu'elles soient placées, à au moins 12 pieds du sol.

L'ingénieur de la ville et le chef du service des incendies estiment à environ $3,900 l'installation d'un système d'alarme devant comprendre 30 boîtes-avertisseurs.

Le conseiller Griesbach, président du comité des incendies traite ensuite plusieurs questions de détail du service de son comité, il demande plus particulièrement, que les pompiers subissent un examen médical et qu'ils ne soient pas admis définitivement avant d'avoir fait un stage de trois mois.

Que les systèmes de sauvetage en cas d'incendie soient rendus obligatoires dans toutes les constructions de plus de deux étages et que des tuyaux d'une grosseur suffisante, munis de robinets et de longs boyaux soient plaplacés dans chaque édifice public.

La Compagnie du C. P. R., a maintenant ouvert des bureaux de billets au centre de la ville pour la commodité du public voyageur.

Achetez vos billets aux bureaux du C. P. R.

La Grève.

La grève des manœuvres a été réglée vendredi soir. Quoique le règlement, tel qu'il a été conclu, laisse plusieurs mécontents, la plupart des intéressés se disent cependant satisfaits.

L'Union est reconnue et la journée de huit heures accordée avec un salaire de $2.25 par jour.

Les différents travaux qui avaient été abandonnés ont été repris samedi matin.

Voici un résumé du règlement

(1) Les membres de l'association des Constructeurs (Builders' Exchange) consentent à employer des hommes de l'Union, pourvu que ceux-ci soient compétents et que l'union puisse en fournir assez. Autrement les contracteurs sont libres d'employer des ouvriers non-unionistes.

(2) Une journée de travail comprendra huit heures. Les ouvriers consentant à donner du travail extra, lorsque cela sera requis, au pro-rata du salaire de la journée ordinaire.

(3) Le minimum du salaire pour les manœuvres sera de $2.25 par jour et pour les hommes chargés de préparer le mortier de $2.75.

(4) Lors du renvoi d'un ouvrier unioniste, tout salaire à lui dû, devra être payé.

(5) Les ouvriers devront recevoir leur salaire au moins tous les quinze jours.

(6) Les ouvriers consentent à ne prendre part aux grèves des autres unions.

(7) Les membres de l'association des Constructeurs consentent à ce que l'agent autorisé de l'union vienne pendant les heures de travail solliciter des applications ou régler certaines difficultés.

(8) Cet arrangement est pour les ouvriers employés aux constructions seulement et l'union consent à ne pas s'occuper du travail de l'aqueduc.

(9) Cet arrangement sera mis en force le 1er avril prochain (1907) et sera valide pour la période d'une année.

(10) D'hui à ce que cet arrangement soit en force, les ouvriers consentent à travailler pour un minimum de 25c de l'heure et consent aussi à compléter tous les contrats entrepris à ce taux.

Signé de la part des Constructeurs,

J. H. Millar,
J. Rae.

Signé de la part de ouvriers de l'Union,

A. Petrie,
J. B. Nixon.

A la requête de M. Griesbach et O'connor, le conseil de ville a autorisé la construction d'un théâtre en planche au coin de la Jasper et de la 3ème rue.

Un Musicien.

Notre ville s'enorgueillit de posséder enfin un musicien digne d'elle, dans la personne du Maître Ch. Lagourgue, qui déjà, en de nombreuses circonstances, a donné la mesure de son talent.

Il fut deviné, ou plutôt pressenti, à l'âge de 6 ans, par un des grands maîtres de la musique moderne, dont il devint l'élève et plus tard le disciple. 1er Prix du Conservatoire de Paris, compositeur distingué, Ch. Lagourgue a vu plusieurs de ses œuvres exécutés dans les grands concerts d'Europe.

Déjà, depuis son arrivée à Edmonton, Ch. Lagourgue a composé un intermezo auquel il a donné le nom d'*Edmonton*.

Dans ce morceau remarquable, où vibre son âme d'artiste, il nous dépeint splendidement la douce mélodie de nos vastes horizons et de nos campagnes fertiles, coupées çà et là de bouquets de trembles gris. Il nous fait aimer davantage notre pays déjà si prenant. *Edmonton* a obtenu d'ailleurs le succès le plus vif, mis en vente depuis quelques mois à peine, il est déjà à son 10ème mille.

Virtuose sur le piano, l'orgue, le violoncelle et la clarinette, Ch. Lagourgue a déjà de nombreux élèves, attirés par son talent et aussi par sa grande affabilité.

Inlassable, il travaille actuellement à la composition d'un morceau qu'il dédit à l'Alberta, morceau dans lequel il veut chanter en phrases sonores la puissance et l'énergie calme et tranquille qui caractérise les habitants de notre bien-aimée province.

Dernièrement la police opéra une descente chez un chinois qui tient un restaurant a peu de distance de l'Hotel de Ville au cours de la perquisition on on découvrit cinq caisses de liqueurs ayant le nom bizarre de "Maux de Têtes Chinois", et contenant des liquides plus bizarres encore. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel etaient représentées. Jusqu'à présent nul n'a pu dire ce que sont ces boissons.

Les chinois sont poursuivi pour vente de boissons sans licence.

M. McLeod a arrêté ses projets relatif à la construction d'un vaste théâtre en brique.

Ce théâtre occupera tout le bloc S.-O. entre la McDougall avenue et Rice Street.

Il sera l'un des plus beaux du Nord-Ouest. M. McLeod va partir dans quelques jours pour la côte du Pacifique afin de visiter divers théâtre pour se faire une idée des meilleurs aménagements.

Le futur théâtre coutera une somme supérieure à $50,000.

sité. Il rendit à peine le salut que lui adressait le jeune homme, et, devant madame Maldonne et Thérèse qui accouraient, étonnées, ne sachant rién :

—Es-tu bien sûr qu'elle soit authentique ? demanda-t-il d'un ton méprisant.

—Tu n'as qu'à examiner, répondit le naturaliste. Elle a toutes les signatures....Oui, Geneviève, oui, Thérèse, continua-t-il, notre jeune ami nous apporte un trésor, celui que j'ai cherché vingt ans : la sarcelle bleue !

—Ah ! monsieur, dit madame Maldonne en tendant la main à Claude,—comme si vraiment le cadeau lui eût fait un plaisir extrême,—est-ce aimable à vous.

—Et notez qu'il l'a tuée, lui, en personne, à deux lieues d'ici, chez ce cachotier de Lofficial.

Il continua, reprenant pour son compte le récit qu'on venait lui faire à lui-même, et conta l'aventure avec autant d'animation que s'il y avait assisté. Sa femme, en le voyant si joyeux, s'épanouissait discrètement. Elle avait l'air heureux des mères qui regardent s'ébattre un enfant. Parfois son regard reposait sur Claude resté près de l'entrée du salon, et s'aiguisait alors d'une pensée différente, un peu malicieuse, qui la rajeunissait. Thérèse, demeurée derrière sa mère, à l'autre extrémité de l'appartement, était devenue tout de suite sérieuse et comme intimidée. Son instinct de jeune fille l'avertissait qu'il s'agissait d'elle et d'elle seule, bien que son nom ne fut pas prononcé et que personne ne voulut paraitre occupé d'elle. Elle entendait l'obscure destinée lui parler dans la confusion des voix, elle la lisait dans la physionomie de ceux qui l'entouraient, elle savait, elle était sûre,—et son cœur en était troublé,—que, de cette conversation légère, quelque chose de grave allait sortir, qui déciderait de sa vie. Les mots ne lui arrivaient qu'au travers de ce rêve. Ses yeux erraient, sans se fixer, sur ses parents, Robert, Lofficial, et n'osaient rencontrer ceux de Claude.

—Vous oubliez, dit M. Lofficial interrompant son ami, que M. Claude, pour vous faire cette surprise, a failli se noyer. Il ne s'en vanterait pas, et je le dénonce. La hutte a défoncé sous le poids des chasseurs. Il est tombé dans l'eau glacée du marais et m'est arrivé à moitié défailli.

—Bah ! dit Claude prenant de la hardiesse et regardant Thérèse, ce sera un bon souvenir de plus.

—Bien dit, repartit M. Maldonne.

Pour un oiseau, fit M. Lofficial d'un ton vainqueur, pour un oiseau risquer sa vie, faut-il aimer la chasse.

Madame Maldonne baissait les yeux, avec un sourire indulgent.

Thérèse leva les siens. Elle osa, un peu rouge, un peu confuse, dans le demi-jour là-bas, regarder Claude, et son regard disait : "Je sais pourquoi vous avez commis cette imprudence, et j'en ai le cœur touché, monsieur Claude."

Une émotion les gagnais tous. On sentait grandir entre eux.

Tout à coup Robert, qui, depuis le début, maniait la sarcelle, avec une curiosité fièvreuse, éclata de rire, d'un rire de colère et de triomphe.

—Pas possible de l'empailler, cria-t-il : elle a la panse crevée.

Et, prenant la joli bête entre ses doigts, il la jeta contre le mur, d'où elle retomba sur le parquet.

—Pas possible de l'empailler, répeta-t il.

Quatre exclamations répondirent à cet acte brutal :

—Robert, que fais-tu ? Monsieur ! Oh ! mon parrain ! Quel dommage !

En même temps, M. Maldonne se précipita pour ramasser l'oiseau. Robert s'était retourné en face de Claude, et se tenait très droit, une main appuyée à la table, l'autre passée entre les boutons de sa redingote, pâle, méprisant et correct.

Claude fit un mouvement pour s'avancer sur lui. M. Lofficial le retint par le bras, et, se penchant :

—Ne bougez pas, surtout, monsieur Claude, laissez-moi faire.

—Monsieur de Kérédol, continua-t-il tout haut, d'une voix sonnante qui attira sur lui le regard de Robert et des deux femmes, ce que vous venez de faire là est très mal.

—Vous dites ?

—Je dis : "très mal et indigne de vous."

M. Lofficial s'était avancé. Ses petits yeux flambait d'une colère d'honnête homme, et commentaient sa pensée. Robert y lut sans doute un mot qui le troubla. Très froid, sans cesser de sourire du même air provocant et hautain, il leva les épaules, ne répondit rien, passa devant madame Maldonne, et prit la porte qui conduisait aux appartements.

M. Maldonne se relevait, après avoir ramassé l'informe paquet de plumes, tout à l'heure si luisantes et si bien rangées.

Il le laissa retomber.

—Il n'est que trop vrai, dit-il, d'un air désolé, l'oiseau est perdu, tout déchiré.

Il ne s'était point aperçu du départ de Robert, et chercha un instant, en regardant tout autour les témoins muets de cette scène. Des larmes mouillaient le bord de sa paupière, larmes de dépit et d'humiliation.

—Je ne l'ai jamais vu ainsi, reprit-il, ni vous non plus, n'est-ce pas, Lofficial, n'est-ce pas Geneviève ?

Personne ne répondit. Ils étaient tous affligés et gênés de cette sortie étrange de M. de Kérédol.

M. Maldonne, par une inspiration délicate, remarquant la physionomie contrainte et offensée de Claude, s'avança vers le jeune homme, lui prit la main, et, tâchant de surmonter l'impression pénible qu'il éprouvait lui-même :

—Vous, monsieur Claude dit-il, venez au jardin. Je ne veux pas que vous me quittiez sur cette offense. Je vous suis aussi reconnaissant...

—Non, adieu, monsieur. La surprise que je voulais vous faire a tristement tourné. Adieu !

Il essaya de dégager sa main, que M. Maldonne retenait dans les siennes, Madame Maldonne intervint, et, avec une autorité, un charme de voix et de physionomie qui faisaient d'elle comme un arbitre et souverain :

—Je vous en prie ! dit-elle.

Claude s'inclina. Alors elle se tourna du côté de M. Lofficial, et lui dit à demi-voix :

Restez, vous, j'ai à vous parler.

M Maldonne et Claude se dirigèrent vers la porte. Thérèse hésitait. Elle allait sans doute remonter dans sa chambre. Sa mère l'arrêta du regard et dit :

—Non, ma mignonne, va aussi, cela vaut mieux.

Thérèse sortit donc, et retrouva dehors, sur le sable, son père et Claude qui causaient.

—La sotte affaire, disait M. Maldonne. Je vous dois de vraies excuses de la conduite de Robert.

—Vous les faites si bien, répondit Claude en apercevant Thérèse, que j'oublierai tout à cause de vous. Ce n'était pas, d'ailleurs, à M. de Kérédol que j'entendais plaire, et l'attitude qu'il a prise importe peu, vraiment.

—Incompréhensible ! reprit le naturaliste, arrêté au bord d'une allée qui longeait les murs du domaine.

Il releva la tête, croisa ses mains derrière sa grosse jaquette pointillée.

—C'est à se demander, ajouta-t-il avec humeur, si ce n'est pas lui qui a gâté la sarcelle.

—Oh ! père, dit doucement Thérèse, en se mettant à sa gauche.

—Oui, ma petite, et je sais ce que je dis. Il est très capable d'avoir fait cela par orgueil.

—Je vous assure...

—Par vanité insensé d'amateur. Ah ! je l'ai vu d'autres fois, vu, quand un marchand ou un ami nous offrait une pièce rare qui nous manquait, je l'ai vu répondre brutalement : "Remportez-là ! Nous la tuerons !" It est intraitable, par moments, d'une intolérance là-dessus que je n'ai jamais eue au même dégré... Je suppose au moins que c'est cela ? Que veux-tu que ce soit autre chose ?

Il s'engagea dans l'allée, marchant à petits pas, entre Claude et Thérèse, la tête de nouveau baissée, visiblement préoccupé de l'incident qui troublait la vie des Pépinières.

La jeune fille eut un sourire très doux. Elle leva les yeux droit devant elle, vers la voûte fuyante des hêtres, qui gardaient encore quelques feuilles jaunes, tourmentées par le vent. Mais ce regard n'était pas de ceux que nous donnons aux choses. Il allait à quelqu'un. Il était lumineux, plein de compassion et de tendresse. Et, au lieu de répondre directement, voyant son père irrité :

—Vous ne pouvez vous figurer, monsieur, dit-elle à Claude, combien il a été excellent pour moi.

—Il s'agit bien du passé, grommela le bonhomme.

—Je ne puis pas l'oublier, reprit Thérèse sans s'émouvoir.

Et elle se mit à rappeler le dévouement, les attentions innombrables qu'il avait eu pour elle, autrefois. Elle lui prêtait ingénûment des talents qu'il n'avait pas. Elle exagérait à plaisir son mérite, cherchait à obtenir par cette voie indirecte, le pardon du présent, dont elle ne parlait pas. Insensiblement, avec des mots heureux, des histoires qu'elle disait avec une nuance de pitié ou d'enfantillage, elle couvrait de souvenirs, et cachait derrière eux la faute de son ami. Quand son père se récriait, elle s'adressait à Clande, qui ne protestait jamais. Bien au contraire, il écoutait, ravi, touché de cette bonté adroite de la jeune fille, M. Maldonne s'apaisait aussi par dégrés Ils n'avaient pas faits ensemble le tour du grand domaine, qu'ils avaient à peu près oublié, M. Maldonne et Claude au moins, la raison première de cette promenade à trois. Et Thérèse, sentant vivre à ses côtés deux âmes toute pleines d'elle, laissait la sienne s'ouvrir : jeunesse, fraicheur, indulgence, confiance dans la bonté des autres et dans la vie, elle se donnait toute entière, sans l'ombre de couuetterie, presque à son insu, parce que l'heure était venue, parce "qu'il" était là. Le tour du jardin achevé, ils prirent une seconde fois la longue allée tournante. Quelque chose d'intime et d'heureux les retenait ensemble, sans qu'ils y songeassent même, Les mots se faisaient plus rares entre eux, et cependant l'intérêt, l'attrait de cette causerie plus lente semblait grandir encore, parce que le rêve, à présent, un rêve different pour chacun, emplissait les silences. La matinée s'était faite plus douce. Un soleil d'hiver, pâle et sans chaleur, donnait l'illusion de la vie aux derniers rameaux vêtus de feuilles, aux dernières roses impuissantes à s'ouvrir, qui pendaient sur l'allée.

Bientôt, M. Maldonne fut distrait par la vue d'un massif d'alkékenges, dont on n'avait pas récolté les fruits. Ils pendaient comme des oranges minuscules, luisant à travers l'enveloppe flétrie, usée, découpée à jour, qui leur vaut, parmi le peuple, le joli nom "d'amour en cage." M. Maldonne les aimait beaucoup.

A continuer

A travers la ville

M. J. H. Gariépy fait construire un élévateur à grain à Morinville.

La Traders' Bank a ouvert ses nouveaux bureaux dans le bloc Gariépy.

H. E. Girouard a été nommé distributeur en chef au département des malles à Edmonton.

H. M. Martin, de Dawson, Y. T., a visité notre ville la semaine dernière. Il s'y fixera sous peu probablement.

M. Michaud, arpenteur, était de passage à Edmonton la semaine passée. Il opère à l'ouest du Lac Ste-Anne.

MM. Léo Savard, M. Field, J. H. Picard et W. Gariépy sont allés passer une semaine au White Whale Lake.

M. A. Major, de Ste-Rose, P. Q., est de passage ici. Il se rend à Athabasca Landing chez son fils.

M. A. Joyal, de la maison Révillon Frères de Prince Albert, est en ce moment à Edmonton.

Mme J. Charlebois est partie la semaine dernière pour un long voyage dans Ontario.

Louis Boissonnault, instructeur charpentier à la prison, a donné sa démission. Il demeurera à l'avenir à Morinville avec sa famille. M. Louis Boissonnault entreprendra des travaux de bâtisse.

L. docteur Harwood est allé passer une semaine sur son ranch au sud de Wetaskiwin.

M. S. Tétu, électricien, qui était allé avec un parti d'arpentage au Petit Lac des Esclaves, est revenu à Edmonton.

M. Désiré Rivest, est arrivé ces jours-ci avec un char de brebis. Ceux qui voudront en acheter pourront lui écrire à Spruce Grove.

M, J. L. Lessard est de retour d'un long voyage dans la province de Québec. Quelques amis sont remontés avec lui, entre autres MM. Patrick Doran et Jules Jacques, de St. Joseph de Beauce.

M. O. Terrault, de la maison Maisonneuve & Terrault, est parti la semaine dernière pour la Colombie Britannique. On nous assure qu'il reviendra marié.

MM. C. J. Lockwell et Moissan, manufacturiers à Québec, viennent de passer une semaine à Edmonton et dans les environs. Ils ont étudié sur place une affaire importante.

G. P. Roy, D. L. S., est de retour d'une campagne d'arpentage sur la Rivière Pembina. M. Roy part demain pour Québec avec son assistant, M. A. Fafard.

Le Docteur Loir, ancien préparateur de l'illustre Pasteur, est en ce moment dans notre ville, il vient de faire un séjour de près d'un mois dans le sud de l'Alberta où le gouvernement du Dominion l'avait chargé d'étudier la maladie du coït qui sévit sur les chevaux de notre province.

Ce savant était venu au Canada pour représenter la France au Congrès des Médecins de Langue Française de l'Amérique du Nord, tenu à Trois-Rivières en juin dernier, profitant de son passage, le Gouvernement Fédéral lui a demandé de rester quelques mois parmi nous.

M. Loir a fondé plusieurs Instituts Pasteur, à Sydney en Australie, en Rhodésie, à Bulawayo, Afrique du Sud, en Tunisie, il a visité l'Amérique du Sud et il disait hier à notre rédacteur que jamais, dans aucun pays, il n'a vu une contrée si vivante et donnant une impression aussi grande de vigueur que notre immense Alberta qu'il vient de parcourir depuis l'extrême sud jusqu'à Edmonton.

L'Hôtel Cecil ouvre ses portes lundi, 1er Octobre. A cette occasion, les sympathiques propriétaires, MM. F. M. Lamnie et C. H. Bélanger, organisent une splendide fête. La fanfare St. Jean-Baptiste prêtera son concours Le premier repas sera servi à six heures du soir.

L'Hôtel Cecil est remarquable par ses aménagements intérieurs qui, par leur luxe et leur confort, sont au-dessus de tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour à Edmonton.

M. J. Bilodeau est de retour de son long voyage dans la province de Québec. Durant son voyage, il a été assez gravement malade, mais il est aujourd'hui en pleine convalescence. Nul doute que l'air salubre de l'Alberta le remettra sur pied.

M. G. Corriveau, ci-devant de la maison Manuel & Corriveau, a décidé de laisser définitivement Edmonton pour aller faire son commerce d'Automobiles à Vancouvert, B. C. La société Manuel & Corriveau est dissoute.

M. Corriveau est propriétaire de plusieurs belles propriétés en cette ville. Entre autres une superbe résidence située sur la septième rue. Cette résidence, avec dépendances : hangars, remises, écurie, etc., est offerte en vente. Ceux qui voudraient des informations quant au prix et conditions de vente devront s'adresser à M. J. A. Laurencelle.

Monsieur Corriveau est actuellement à Chicago où il est allé acheter des autos pour son nouveau garage à Vancouver.

LE "FREE PRESS" D'EDMONTON

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs la création d'un nouveau journal à Edmonton.

Le *Free Press* est un journal uniquement commercial. Son programme est le suivant :

Veiller aux intérêts commerciaux de la ville et à leur développement ; renseigner sur toutes les transactions d'immeubles et affaires de "Real Estate." Il consacrera de nombreuses pages à l'architecture.

Nous souhaitons au *Free Press* tout le succès qu'il mérite.

Le *Free Press* reste en dehors de la politique.

VEGREVILLE

Au nombre des villes nées sur le parcours du C. N. R., il convient de placer en premier lieu Végreville.

Il existait déjà une ville de ce nom, mais les nécessités du tracé de la ligne du C. N. R. l'obligèrent à se transporter à environ 4 milles plus loin près de la station.

C'est donc d'une cité toute nouvelle que nous allons parler.

Il y a à peine six mois on construisit la première maison du nouveau Végreville et aujourd'hui la ville compte déjà plus de 500 habitants. Elle possède deux banques : la banque des Marchands et la banque du Commerce ; deux hôtels, splendidement aménagés, de nombreux magasins de toute nature, où viennent s'approvisionner les nombreux cultivateurs des alentours.

Un grand élévateur est déjà construit et incessamment on va en construire un deuxième encore plus grand.

En un mot, la plus grande prospérité attend cette petite ville née d'il y a six mois, et qui déjà attire l'attention de tout le monde par la rapidité de son évolution.

D'ailleurs, sa situation géographique est une guarantie on ne peut plus sure. Vegreville est, en effet, le centre de la vallée du Vermillion, district agricole remarquable par la qualité de son sol et aussi par la densité de sa population qui s'accroit plus rapidement qu'en aucun autre point de l'Alberta.

Végreville a été érigé en Municipalité le 24 septembre courant.

Une magnifique preuve de l'énergie et de l'initiative des habitants de Végreville est l'ouverture de l'exposition agricole qui aura lieu le 26 courant.

Rien n'a été négligé pour rendre intéressante et remarquable cette démonstration de la richesse du pays.

C'est la première exposition qui ait lieu dans cette partie de la province d'Alberta. A cette occasion le C. N. R. organise un train d'excursion.

Les prix sont de $1.95, aller et retour.

Petites Annonces

On demande—Un jeune homme pour apprendre le métier d'imprimeur. S'adresser au COURRIER.

On demande—Une jeune fille pour apprendre le métier de compositeur-typographe. S'adresser au COURRIER.

On demande — de centaines d'hommes et de femmes, tout de suite. Ouvriers, mécaniciens, gens de métier, etc. Positions permanentes. S'adresser à : Edmonton Agencies, 746 Première Rue, Edmonton, Alta.

On demande—Un jeune homme parlant bien les deux langues pour agir comme commis d'hôtel. S'adresser à JOS. CHAMBERLAIN, Leduc.

On demande—Une femme pour servir dans une salle à diner et un homme pour agir comme portier dans un hôtel. S'adresser à JOS CHAMBERLAIN, Leduc.